

Jules Veine

Le Voyage dans les spasmes



Sous la cape

À paraître dans la même collection

Patrick Boman

Spaghetti et Turbans

*Pas facile de se faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.*

Hurl Barbe

Pompe le Mousse

*Les mésaventures picaresques
de deux sœurs dans l'après-68.*

Hurl Barbe

Les Celtes mercenaires

*Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la struggle for the life.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !*

Pierre Charmoz

Le Vampire de Wall Street

Après avoir été mordu par le comte Madov, un trader se réfugie dans la célèbre vallée du Yosemite. Le néovampire y sème la désolation dans le petit monde de la grimpe californienne.

LE VOYAGE DANS LES SPASMES

Jules Veine

Le Voyage dans les spasmes

Sous la cape

« Vous n'étiez pas seuls, ô chérubins, à garder le chemin de l'arbre de vie. Des monstres hideux, épouvantables, grimaçants et d'une abjection répugnante, en gardaient aussi les abords. Les plus courageux s'éloignaient à leur première vue et tournaient au loin du centre admirable caché derrière eux. On n'osait pas même les nommer dans l'honnête langage; mais ces monstres entre eux s'en dédommageaient dans la société des démons, car ils forment la base de leur conversation.

« Nous vous prenons ici avec le scalpel de l'anatomiste, non sans répugnance, mais sans crainte, ni terreur, et nous vous appelons par vos noms, esprits vils et maudits: Nœud, con, cul, pine, cocu, fesse, bague, couille, queue, vit, foutre, foutu, bougre, cochon, truie, vache, putain, garce, lèche-cul, suce-pine, etc., etc.; car tout mot est impur pour l'esprit impur, comme tout est pur pour les purs (Tite 1-15). »

Pierre BRISSET,
Le Mystère de Dieu est accompli.

Prologue

– C'est ici, les éditions « Sous la Cape » ?

Une jeune femme, aux magnifiques cheveux blonds, venait de pousser la porte de l'étroit cagibi qui me sert de bureau. Elle était vêtue d'une petite robe d'été, blanche, dont les broderies ajourées laissaient deviner des zones de peau bronzée assez affriolantes. Gracieuse et élancée, elle me fut immédiatement sympathique.

Je lui souris avec franchise :

– Oui. Entrez !

Une bouffée de parfum – tilleul aux hormones ou jasmin bleu des Indes – s'engouffra à sa suite. Mes trois collaborateurs arrêtaient de faire semblant de travailler et ouvrirent une bouche à gober des mouches au plafond. La jeune femme prit place sur l'unique chaise disponible.

– Excusez le peu de confort, nous recevons rarement de visiteurs...

Elle coupa mon boniment d'une main qui dessina dans l'air un motif vaguement obscène – à ce qu'il me parut. À travers le léger tissu, on devinait les aréoles plus sombres et les pointes, doucement érigées. Une bouffée de chaleur me monta au visage.

– Que nous vaut le plaisir de cette visite ?

Elle se dandina quelques secondes sur sa chaise ; ses lèvres esquissèrent une moue de débouche-chiottes, très réussie.

– Vous ne venez pas chercher une collection complète de nos ouvrages, je présume ?

J'accompagnai ma phrase d'un sourire de trois-quarts, que je crois assez irrésistible.

– Non, dit-elle, je viens vous proposer un manuscrit.

Comme dit le poète, le taon suspendit son vol sous mon crâne et j'entendis très distinctement les premières mesures de l'*Alléluia* de Haendel gigoter à l'intérieur de mes trompes d'Eustache.

– Je le lirai avec plaisir ; je dois avouer que je reçois très peu de manuscrits écrits par des femmes : vous éveillez ma curiosité et...

Je laissai ma période oratoire en suspens, craignant de l'achever par quelque hiatus préjudiciable à ma stratégie d'encerclement.

La jeune femme rit franchement.

– Au risque de vous décevoir, je ne suis pas l'auteur de l'œuvre en question : un ami l'a laissée chez moi avant d'entreprendre un... *long* voyage.

Elle se pencha vers moi. Le mouvement fit bâiller le haut de sa robe : je ressentis très exactement ce qu'éprouve le randonneur lorsque, après avoir marché pendant des heures sur un plateau d'une monotone platitude, il en parvient au bord brusquement et manque de se rompre le cou dans le précipice qui s'ouvre soudain à ses pieds.

Ses deux seins saturaient mes prunelles : très fermes et haut plantés ; j'eus sur le palais le goût de leur pointe et ma paume en mesura exactement le parfait volume. C'est une impression suffisamment rare pour que je m'y attarde un peu : j'avais la certitude que, la nuit même, ma main se poserait sur eux avec cette sensation troublante de déjà-vu qui nous fait par-

fois douter de la réalité que l'on vit et croire que l'instant n'est jamais que le moment de la réminiscence.

Dans un souffle un peu rauque, elle poursuivit :

– C'est une affaire singulière et j'aimerais, avant de vous remettre le manuscrit, vous raconter comment il est parvenu entre mes mains. Pouvez-vous venir chez moi, ce soir, à huit heures ?

Sans attendre ma réponse, elle glissa une carte de visite sur ma table et sortit.

*Anne de Lornay,
35, rue du Démon-de-Midi.*

J'arpentais depuis cinq minutes la rue du Démon-de-Midi, incapable de découvrir le numéro 35 : cette rue était dans un réel état de désordre numérique. Le numéro 1 se trouvait au milieu à gauche ; le 3 en bas, à droite ; le 25 en haut, etc.

– Je sais maintenant quel démon a tracé cette maudite rue, grinçai-je *in petto* : Urbaniste, très fidèle adjoint de Satan, envoyé sur Terre pour touiller les rues et brouiller les jolis cœurs...

– Monsieur... ?

Elle se tenait à quelques mètres de moi, dans la pénombre, surgie comme par magie.

– Je suis un peu en retard, commençai-je pour m'excuser.

Elle me prit familièrement le bras.

– Vous n'avez rien à vous reprocher, dit-elle de sa belle voix de sirène de brume enrhumée. Je vous ai fait attendre, exprès.

Je la regardai, prêt à boudier. Elle rit. Je penchai la tête et l'embrassai très doucement. Ses mains se nouèrent derrière ma nuque et sa langue chavira dans ma bouche. Elle se serra

contre moi ; je fermai les yeux pour mieux sentir le contact de son corps, à travers le léger tissu de la robe, et de ses lèvres sur les miennes ; sa langue pompait la mienne avec une ardeur de première communiant. Elle se détacha de moi, au bout de longues minutes.

– Voilà ! Nous sommes arrivés.

J'ouvris les yeux : une élégante maison tarabiscotée, à la manière des folies du siècle passé, occupait le numéro 35.

– Je suis passé ici au moins trois fois et je n'ai rien vu, m'étonnai-je.

La jeune femme poussa une porte vitrée protégée par une grille en fer forgé.

– Les apparences sont parfois trompeuses, vous savez.

Avant d'entrer à sa suite, je me retournai : les contours des maisons voisines semblaient se dissoudre dans le passé.

Anne était allongée, nue, sur un divan recouvert d'une fourrure aux reflets chatoyants. Je ne me lassais pas de la caresser ; son corps avait cette perfection timide d'un embonpoint discret soutenu par une élasticité fluviale ; j'en remontai le courant, avec des gestes de nageur qui se noie, brassant les chairs avec la conviction du salut. Je m'attardai à caresser les boucles blondes de son pubis avec les boucles brunes de ma barbe, mais sa main poussa résolument ma tête vers le gouffre.

– Ingrate ! murmurai-je, avant de sombrer.

– Ingrat ! me reprochai-je, après avoir sombré.

Ses cuisses m'enserraient le visage d'un étau doré.

– Retourne-toi, gémit-elle.

Je pivotai ; elle avala ma modestie, qui se fit orgueilleuse dans sa bouche.

– Ton corps est une symphonie, m'entendis-je soupirer au fond de la grotte ineffable.

– Et ta langue est l'archet de mon plaisir, soupira sa voix, lointaine.

J'avais rarement connu une telle exaltation ; je ne pus résister plus longtemps. Je la retournai et la couvris. Mon sexe s'enfonça avec la majesté d'un Titanic perforant un iceberg en fusion.

– Je paaars, râlai-je, à l'agonie.

Anne ne repoussa brutalement et hurla :

– **NON !**

Des larmes coulèrent sur son beau visage.

– Oh... gémit-elle, excuse-moi.

Elle enfouit son visage dans ses mains et pleura abondamment.

– Je ne pourrai jamais plus aller jusqu'au bout, jamais, jamais...

Encore un peu ahuri, j'essayai de la consoler, maladroitement, par des caresses discrètes sur des zones neutres.

Elle me sourit à travers ses larmes.

– Toi, au moins, tu es gentil : la dernière fois, je me suis pris une paire de baffes à décorner tous les évêques de France.

– Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as eu cette réaction ? demandai-je doucement.

Anne se leva, rejeta sa crinière en arrière et se dirigea en roulant des hanches vers une table où elle prit un volumineux manuscrit.

– C'est à cause de Jules...

– Qui ?

– Jules Veine, c'était mon amant ; voilà tout ce qui me reste de lui, à présent, avec un coffret que je te remettrai tout à l'heure.

Anne ne tendit le manuscrit.

L'heure n'était guère à ce labeur harassant qui constitue le plus clair de mes jours et parfois aussi, hélas, le plus sombre de mes nuits : si vous saviez, ô lecteurs bien calés dans votre rame de métro ou votre wagon de chemin de fer, combien de pages insipides il ne faut ingurgiter avant de vous livrer les rares joyaux qui font gémir les boggies et hurler vos voisins de strapontin entre deux stations.

Pour une fois, cependant, je me sentis tout de suite en éveil ; je flairai l'œuvre rare, celle qui donne le frisson spéculatif au plus désintéressé des éditeurs.

La main d'Anne se referma sur la mienne.

– Ne le lis pas ici, implora-t-elle.

Elle tremblait et reniflait.

Un grand chagrin l'habitait. J'eus pitié d'elle et l'entourai de mon bras gauche, tandis que ma main droite, celle du cœur chez certaines peuplades reculées, posait le manuscrit sur une console. Anne posa sa tête sur mon épaule et entama son étrange récit.

« J'ai fait la connaissance de Jules à un coquetel chez la baronne Ortie, ce genre de réunion mondaine où les petits fours s'ennuient à mourir de rire.

« La baronne, une vague cousine de mon père, me poussa dans les bras d'un petit jeune homme brun.

« – Il ne sait pas danser, me chuchota-t-elle ; essaie de le rendre ridicule.

« J'ignorais le motif de cette savante manœuvre très parisienne, mais, d'emblée, mon partenaire éveilla ma sympathie. Son physique n'avait pourtant rien de remarquable si ce n'est deux yeux magnifiques : des îles de candeur dans cet océan de cupidité qui nous entourait.

« Jules ne savait pas danser, mais il avait l'ignorance délicate ; je connais de merveilleux danseurs qui sont les pires des goujats. Aux quelques paroles que nous échangeâmes, nous nous aperçûmes que nous rapprochaient un même dégoût pour l'absurdité mondaine qui nous entourait, la même perception aiguë de l'indigence des paroles qui s'échangeaient autour de nous comme des actions en bourse ; et, enfin, le même besoin de tendresse.

« Nous nous revîmes souvent par la suite ; Jules m'emménait dans des lieux étranges qu'il avait découverts : une rue silencieuse à quelques mètres d'une grande avenue, où l'on entendait parfois un grillon. "C'est la campagne, ici", me disait-il. Je le croyais ; il pouvait faire naître les choses, c'était une sorte de démiurge.

« Nous allions aussi dans un café où il n'y avait jamais personne pour servir : il fallait passer derrière le comptoir préparer soi-même les boissons. Mais, au moment de partir, Jules saisissait une soucoupe, consultait le ticket qu'elle contenait et réglait l'addition. Nous étions toujours les seuls clients et, bien que j'observasse avec attention le moindre de ses mouvements, je n'ai jamais pu voir où Jules prenait la soucoupe : l'instant d'avant, il n'y avait rien, puis elle était là ; le montant de l'addition correspondait toujours aux consommations que nous avions bues ; j'ai pu maintes fois le vérifier sur le tarif affiché sur la vitrine.

« Jules me connaissait depuis de longs mois déjà, et il n'avait jamais cherché à m'entraîner chez lui ; à mon égard, il montrait une grande délicatesse et une déférence qui, jusqu'alors, nous avaient retenus au seuil d'une intimité plus étroite, comme pour mieux en savourer les prémisses.

« Un soir, enfin, il m'amena ici (car nous sommes chez lui). Il me montra d'abord sa bibliothèque et me fit parcourir les

livres qui lui tenaient à cœur : *Peter Ibbetson*, de George du Maurier ; *La Nuit du Rose-Hôtel*, de Maurice Fourré ; *Les Jardins statuaires*, de Jacques Abeille. Mes yeux lisaient un passage ardent, puis il tournait les pages et pointait son doigt sur une autre ligne, et c'était une féerie nouvelle. Il m'énivrait de songes étranges, comme ces hommes timides qui font boire les femmes avant de les entreprendre.

« Jules me proposa de visiter la demeure. Il me fit parcourir des corridors interminables, monter des escaliers qui ne menaient nulle part, entrouvrit des portes qu'il refermait presque aussitôt sur des fouillis de choses à peine vues : une volière où s'ébattaient lentement de grands aigles – un parfum de montagne persistait, une fois la porte refermée ; un théâtre où crépitaient des applaudissements de sphinx. Inutile de te dire que, malgré de patientes recherches, je n'ai plus jamais revu le décor que Jules avait mis en place pour notre première nuit : les livres seuls demeurent dans la bibliothèque ; peut-être y puisait-il la matière et la magie de ses feux d'artifice.

« Lorsque nous revînmes ici, n'y pouvant tenir, je l'attirai sur ce divan ; il quitta ses vêtements avec une rapidité et une adresse de transformiste, et me débarrassa des miens en un tournemain. Les instants qui suivirent sont les plus doux et les plus bizarres que j'ai vécus. Jules avait cette science des caresses qui n'appartient qu'aux femmes ; il passa la plus grande partie de la nuit à chavirer mon corps. À l'aube, nous étions excédés et, lorsque Jules me pénétra, il râla – comme toi, à l'instant :

« – Je paaaaars...

« Et il disparut. »

« Il revint quelques heures plus tard. Le récit de son “voyage” est consigné dans le manuscrit ; je ne m’y attarderai point. Tu seras surpris, comme je l’ai été, qu’il ait pu aller si loin et pendant si longtemps, quand son absence réelle avait duré si peu.

« Plus tard, alors que nous vivions ensemble, il lui est arrivé de s’absenter de la même étrange manière : il lui suffisait de prononcer ces mots fatidiques, à cet instant crucial, pour disparaître.

« À chaque fois, son absence se prolongeait ; les heures devinrent des jours, puis les jours des mois. Je remarquai des changements physiques, et son comportement se modifia au fur et à mesure que ses fugues s’allongèrent. Il rapportait des objets bizarres, ceux que j’ai enfermés dans le coffret ; si j’avais douté un instant de la réalité de ces voyages, il m’aurait suffi de regarder un de ces *visitemboires* pour me convaincre de la véracité des événements que Jules s’empressait de mettre par écrit dès son retour. »

Anne me regarda intensément et me saisit la main.

« Tu vas croire que c’est l’œuvre d’un fou, d’un illuminé, d’un farceur peut-être. Quand tu auras fini de lire son manuscrit, et pas avant – jure-le-moi –, tu ouvriras le coffret. »

Le silence s’abattit d’un coup sur la pièce. Je distinguai mieux les meubles ; la bibliothèque occupait un vaste mur et les rayonnages montaient jusqu’au plafond. Je me levai du divan et fixai ce monde de livres déserté par son lecteur : des livres lus, non des livres pour impressionner le visiteur ; très peu d’éditions reliées, beaucoup d’ouvrages brochés, au dos fatigué mais non cassé (c’est à cela que l’on reconnaît les véritables amateurs), recouverts de papier cristal.

– Je le lirai comme lui a lu ces livres, dis-je à Anne.

Ses yeux me comprirent ; elle me remercia.

– Voici la fin de son histoire : je t’ai dit que ses voyages avaient modifié la personnalité de Jules ; physiquement d’abord, il était devenu plus costaud, ses muscles avaient forci. Au retour d’une de ses expéditions, je découvris une grande balafre sur sa joue droite, à peine cicatrisée. Il éludait mes questions, me dit seulement que les mondes qu’il visitait étaient de plus en plus barbares et dangereux. Je le sentais s’éloigner de moi, peu à peu ; il me demanda de ne plus lire son manuscrit, et, devant mes larmes, me dit assez sèchement que je le remercierai plus tard. Puis il redevenait l’être délicat qu’il était auparavant et nous vivions une période de bonheur. J’évitais que nos transports amoureux ne le fassent dérailler vers un autre univers et tâchais de contenir sa fougue amoureuse, pour le garder auprès de moi le plus longtemps possible. Une nuit, je l’entendis soupirer dans son rêve : “Je dois la rejoindre, avant qu’il ne soit trop tard.”

« Il ne m’est pas toujours facile de contrôler l’ardeur de mon tempérament amoureux, d’autant que Jules était d’une habileté diabolique à l’échauffer. Il y a un peu plus d’un an aujourd’hui, Jules m’apporta un soir un bouquet de fleurs étranges et ne le fit respirer.

« – Que sens-tu ? me demanda-t-il.

« – La mer...

« – Ce sont des *orchis* très rares, qui poussent sur un îlot minuscule, perdu sur une mer immense et ténébreuse ; je les ai cueillies pour toi.

« Comme je m’apprêtais à humer à nouveau le bouquet, Jules me retint :

« – Il faut être prudente ; leur parfum est dangereux comme les hauts-fonds qui entourent l’île.

« Une fois couchés, je me serrai contre lui plus intensément que jamais. J’avais une envie folle de ses caresses, de ses bai-

sers ; un désir violent d'être pénétrée, au point d'en négliger la plus élémentaire surveillance.

« Jules me caressa longuement, ses mains couvraient mon corps et le découvraient et j'étais un rocher que la marée recouvre et découvre tour à tour.

« Quand il s'enfonça en moi, je perçus la fragrance subtile des orchis : un tourbillon m'emporta et c'est à peine si j'entendis ces mots terribles : "Je paaaars", râla Jules.

« Avant de disparaître, il ajouta :

« – Adieu, Anne. »

La jeune femme s'effondra en sanglotant. Je la laissai pleurer quelques minutes puis me penchai vers elle et caressai ses cheveux.

– Il m'avait fait le coup du type qui part acheter une boîte d'allumettes... Il n'est jamais revenu. Quand je me suis levée, j'ai découvert une enveloppe épinglée au bouquet d'orchis ; avec ce petit mot à l'intérieur.

Anne me tendit un bristol.

« Chère Anne, je m'absente pour une longue période ; si toutefois je n'étais pas revenu dans un an, tu liras le manuscrit et le porteras aux éditions Sous la Cape, si tu le juges suffisamment digne d'intérêt pour être publié. Je t'embrasse tendrement et te demande pardon.

Jules. »

J'ai quitté la maison d'Anne de Lornay, un peu hébété, portant l'encombrant et mystérieux coffret, ainsi que le manuscrit de Jules, assez mince il est vrai.

Avant de vous livrer, telles quelles, les aventures mouvementées de Jules Veine sur la planète Baratin – que vous êtes impatients, ô lecteurs ! – j'ajouterai seulement que je suis

retourné plusieurs fois rue du Démon-de-Midi: c'est une impasse assez laide, courte comme un serment d'amour, sale comme une bénédiction nuptiale; ai-je besoin de préciser que la ruelle n'a que dix-sept numéros?

J'offre une collection complète de «Sous la Cape» au lecteur qui retrouvera le numéro 35 et la belle Anne, que je n'ai jamais revue.

1

*Où l'on apprend ce qu'il en coûte
de se réveiller en plein voyage –
Où le héros affronte
deux étranges créatures.*

Où suis-je ?

Ma tête est un tourbillon de pus ; je suis aveugle ; non ! des couleurs traversent mes paupières closes et crissent sur ma rétine. J'ai envie de pleurer ; de vomir aussi.

Un grondement, comme un vent qui aurait appris à jouer du Wagner sur des dunes de verre, me tarabuste les oreilles ; cela ricane, s'éloigne, puis hurle à nouveau, à l'intérieur de mon crâne cette fois.

J'essaie de bouger un bras ; c'est du marbre et j'ignore si je suis debout, assis, couché, la tête en haut ou en bas. Un instant, j'imagine que je suis tombé dans une grande baignoire de sable, puis les souvenirs reviennent : un visage, celui d'une femme, et son corps qui se tend ; j'ai envie de rire, car sa position est à la fois sublime et ridicule, mais... où est ma bouche ?

Une phrase aussi, comme un écho lointain : « Je pars... » Qui a prononcé ces mots ? Une voix qui m'est familière ; si seulement je pouvais retrouver mes oreilles !

La panique me gagne : je suis un passeur de muraille prisonnier du temps, dont le corps est figé entre deux espaces.

Intuitivement, je sens que c'est la bonne explication : je suis parti, et pas encore arrivé. Je me suis réveillé trop tôt, dans l'immobilité épaisse du voyage. Je dois m'endormir... retourner au néant pour naître ailleurs : mais, pourquoi ai-je entrepris ce voyage ?

La question même me fait basculer dans l'oubli.

Quand je me suis réveillé à nouveau, j'ai entendu la mer ; une odeur d'iode. J'ai vomi : c'était bon, j'avais retrouvé ma bouche...

Très doucement, sans y croire vraiment, j'ai bougé une main et l'ai ramenée lentement vers mon visage. J'ai ouvert les yeux et, de ma main, j'ai vu couler du sable rouge, d'une couleur extraordinaire, lumineuse. Mon menton était appuyé sur le sable ; tout mon corps y reposait, nu, dans un cocon de falun.

Le paysage dansa, puis se stabilisa : une plage, à perte de vue, et la mer, rouge aussi. C'était une couleur extravagante, je vous l'accorde, mais je ne l'avais pas choisie ; je crus à une altération de ma perception des couleurs, mais, quand je levai la tête, le ciel était d'un bleu céruléen. Je me redressai ; la fatigue me quittait. Je fus bientôt aussi frais et dispos qu'au sortir d'un long sommeil.

La mer s'étendait, plate, à perte de vue ; il n'y avait pas d'horizon, cette ligne plus ou moins nette qui sépare la surface de notre planète de son atmosphère et qui est due à la courbure de la Terre. Ici, la mer étalait son rouge uniforme et se fondait dans le ciel en une large bande indigo. Autre caractéristique étrange : il n'y avait pas, non plus, de perspective ; impossible de savoir si la plage mesurait cent mètres ou cent kilomètres, si cette étendue d'eau – que j'avais appelée spon-

nément « mer » à cause des vagues qui déferlaient avec force sur le rivage – était une mare ridicule ou un océan sans fin.

– Si le temps est à l'image de l'espace, ce doit être un monde fort déroutant, me dis-je, un peu perplexe.

Je n'eus guère le loisir de prolonger plus avant ces intéressantes spéculations : des hurlements horribles me frappèrent les oreilles. Je me retournai et poussai un cri de terreur : à quelques mètres de moi, montés sur des animaux effrayants, deux cavaliers me fondaient dessus.

– Je suis perdu ! sanglotai-je.

Je n'ai jamais été d'une vaillance extraordinaire, et ma force physique est des plus limitées. La soudaineté de l'apparition et l'aspect féroce de mes agresseurs me figèrent sur place. Au bout de quelques secondes, je m'aperçus qu'ils étaient toujours à plusieurs mètres : l'absence de perspective de ce monde étrange me les avait fait croire plus près de moi qu'ils ne l'étaient en réalité. Je me mis à courir follement, la tête emplie de hennissements, de grincements, de caquètements terriblement discordants. J'ai compris ce jour-là qu'un homme sur le point de perdre la vie pouvait courir très vite pour la rattraper !

Je m'effondrai quand même, à bout de souffle. Un sabot griffu martela le sable à vingt centimètres de mon visage et un vent de peste me couvrit : les cavaliers venaient de me dépasser sans même s'apercevoir de ma présence...

Mais alors, quel était le but de cette cavalcade insensée et de tout ce bruit déplaisant ? Je relevai la tête : l'un des cavaliers poursuivait l'autre. Le premier fit volte-face et revint dans ma direction ; le second pila.

Que dire des premiers habitants avec lesquels je venais d'entrer en contact ? Le corps de la monture était d'un cheval puissant, aux muscles nerveux et tressaillants ; elle était tota-

lement dépourvue de poil et la peau présentait cette délicate carnation rosée du cochon européen. La parenté s'arrêtait là : les quatre membres de la bestiole ressemblaient à quatre bras de lutteur de foire et se déplaçaient bizarrement : à chaque pas, les deux pattes de devant décollaient du sol, se croisaient selon la figure connue sous le nom de « bras d'honneur », puis se posaient à nouveau sur le sable, tout cela à une vitesse prodigieuse.

Le cavalier n'était pas moins remarquable que sa monture : les épaules bien découplées, le buste élancé, des bras musclés sans être hypertrophiés, la créature était incontestablement anthropomorphe. Je m'aperçus avec étonnement que le tronc du cavalier faisait corps avec l'animal : il s'agissait d'une seule et même forme vivante, montée sur quatre pieds et munie de deux « têtes » nettement distinctes.

Je dis « tête » pour ne pas trop perturber les lecteurs ; en fait, pour la partie chevaline de l'hybride, il s'agissait d'un attribut très nettement... sexuel. La créature qui avait fait volte-face arborait un magnifique membre masculin rattaché au poitrail, tandis qu'une vulve efflorescente terminait le cou de celle qui était demeurée immobile. Des gloussements gargouillant entrecoupés de sifflements de Cocotte-minute exaltée fusaient de la vulve.

Arrivée à une distance que je jugeai considérable – mais qui, en réalité, devait être d'une dizaine de mètres seulement – la créature qui avait rebroussé chemin pila et fit face à son adversaire, qui poussa un cri proche du *yodle* tyrolien et démarra à fond de train. L'autre partit comme une fusée à sa rencontre.

– Ils sont fous ! murmurai-je, fasciné ; ils vont... s'emboutir.

Le terme ne pouvait être mieux choisi, en vérité. Ainsi que deux trains lancés à pleine vitesse l'un contre l'autre par un

aiguilleur astigmat, les deux monstres se télescopèrent au centre de l'arène qu'ils s'étaient choisie. Cela fit un bruit épouvantable de craquements de cartilages et de matières spongieuses éclatées. De l'endroit où je me trouvais, pauvre chose muette et tremblante, je ne perdais pas une miette du spectacle; je fus même copieusement arrosé d'une liqueur extrêmement fétide, qui me donna des démangeaisons pendant plus d'une semaine (en temps local).

Les deux bestioles étaient très exactement encastrées l'une dans l'autre; elles se démenaient en poussant des grognements étouffés, pour se libérer sans doute de l'étreinte et reprendre avec d'autres armes un combat qui promettait d'être acharné.

Au bout de quelques minutes, force me fut de constater que, loin de désirer rompre cette commune servitude par la séparation des parties fâcheusement engagées, les deux adversaires cherchaient visiblement à s'enfouir plus profondément encore l'un dans l'autre! Ce que j'avais pris pour des cris de haine et des vociférations guerrières, n'avait été que le prélude d'un chant d'amour: malgré l'étrangeté du récital, je ne pouvais douter de la nature de certains soupirs et halètements.

Les deux bêtes entamèrent un mouvement connu sur terre sous nom de limage, s'éloignant et se rapprochant l'une de l'autre sur un rythme de plus en plus syncopé. L'organe mâle avait crû extraordinairement, en taille et en volume; des veines zébraient la hampe et le haut de l'instrument, que j'apercevais par intermittence, était décalotté. Ce mouvement d'interpénétration s'accompagnait d'un piétinement, source d'un vacarme assourdissant, et qui faisait trembler le sol. Les visages anthropomorphes des deux « cavaliers » reflétaient les émotions de leurs montures, avec lesquelles ils semblaient partager ce coït hors normes.

La cadence s'accéléra notablement; la crise était proche. Les deux créatures s'étreignirent sauvagement. Leurs membres antérieurs s'emmêlèrent. Enfin, la tête mâle s'enfonça jusqu'à la garde dans le réceptacle femelle; les corps se tétanisèrent, puis retombèrent lourdement sur le sol. Si je n'avais eu la présence d'esprit de prendre du recul, j'eusse été inmanquablement écrasé.

Après quelques secondes d'inconscience, les deux créatures se séparèrent. Un jus verdâtre dégoulinait de la tête mâle ratacinée.

Les centaures se redressèrent et se dirigèrent vers moi. Je regrettai amèrement de n'avoir pas profité de leurs transports amoureux pour m'éclipser discrètement. Arrivée à ma hauteur, l'une des deux créatures – qui me dominait de ses deux mètres à l'encolure – s'inclina.

– Bonjour, Monsieur, dit la tête humaine dans un excellent français.

– Comment avez-vous trouvé notre petite performance? demanda l'autre cavalier, d'une voix minaudante.

La surprise me laissa sans voix. Qu'étaient-ce donc que ces curieux animaux, qui avaient des sexes à la place du visage et dont les cavaliers parlaient la langue de Voltaire?

– Il ne dit rien, reprit tristement le premier en hochant la tête de droite à gauche.

Il se tourna vers sa compagne.

– Notre performance n'a sans doute pas été à la hauteur de ses attentes, Monicalbert.

– Victoramélie, tu es trop modeste, gloussa la gracieuse créature répondant au vocable de Monicalbert.

2

*Quelques aperçus sur le mode de vie,
de locomotion et d'alimentation
des Poidecentaures – Hippopolis – Défaut
de perspective et hallucinations.*

– Qui êtes-vous ?

Les deux « cavaliers » se regardèrent et élevèrent un des membres avant de leur monture pour étouffer un petit gloussissement.

– Nous sommes des Poidecentaures, évidemment ! me répondit Victoramélie, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

– Comment faites-vous pour parler ma langue ? demandai-je encore.

– Qu'il est drôle ! se marra franchement Monicalbert : c'est plutôt nous qui devrions vous demander où vous avez appris le poidecentaurien.

Je vacillai. Dans quel cauchemar m'étais-je fourvoyé ? Je me pinçai et frottai mes yeux avec du sable. Hélas ! le sable demeurerait rouge, rouge aussi l'eau qui venait lécher les sabots griffus de Victoramélie et de Monicalbert.

Celle-ci se pencha vers moi et effleura ma joue avec la vulve de sa monture. L'odeur me fit suffoquer ; prenant mon geste de recul pour un assentiment, Monicalbert me coiffa de sa béance. De tous les souvenirs liés à cette étrange aventure,

celui-ci est incontestablement le plus désagréable : je m'engluai dans les viscosités puantes ; j'essayai désespérément d'échapper à l'étreinte, mais Monicalbert m'engloutissait plus profondément à chaque mouvement que je faisais pour me libérer. Au bout de quelques secondes, un vertige et une ivresse singulière s'emparèrent de mes sens : les sécrétions du monstre cessèrent de m'incommoder et, à ma grande honte, j'éprouvai une excitation assez vive. Je poussai du front et pénétrai plus avant dans la cavité. De la langue, je pompai le suc et m'en délectai effroyablement. Le vertige s'accrut.

Les parois vaginales me tэтаient, me palpaient. Quelque chose, à l'intérieur, vint à la rencontre de mon visage : une bouche se colla à la mienne et une langue incroyablement vorace fora jusqu'à ma glotte. Je rendis ce baiser contre nature avec fougue ; l'étrange et gourmande petite bouche déversa dans la mienne un flot de cyprine que j'avalai avec un claquement satisfait de la langue.

Monicalbert fut secouée de spasmes titanesques ; Jonas, dans sa baleine, dut ressentir un tel raz-de-marée intestinal, qui me faisait hoqueter et tressauter. Enfin, les parois me serrèrent au point que je crus mourir broyé et étouffé, puis tout se relâcha et je glissai au sol.

– Qu'il est mignon ! soupira Monicalbert.

– C'était bien ? demanda Victoramélie.

– Super ! minauda sa compagne ; il m'a croqué la garniture, ce polisson.

– Emmenons-le à Hippopolis, décréta Victoramélie.

Le Poidecentaure m'invita à monter en croupe ; je me hissai derrière le cavalier. Victoramélie démarra sec. Je me cramponnai à sa poitrine musculeuse. Par le buste, la créature était d'une taille assez proche de celle d'un homme ordinaire. Sous mes fesses nues, la peau de la « monture » poidecentaurienne

était tiède et lisse; ce contact me procura une sensation de volupté que je trouvai déplacée: j'ignorais quel destin m'était réservé à notre arrivée à Hippopolis; tous les Poidecentaures n'étaient peut-être pas aussi affables que mes deux compagnons.

Je baissai les yeux et examinai attentivement la jointure entre cavalier et monture. Je retins avec peine une exclamation de surprise: lorsque la partie monture du Poidecentaure allongeait la course ou sautait un obstacle, la partie cavalier se soulevait de son... socle et je pus voir distinctement la ligne de séparation des deux créatures. Craignant de heurter une pudeur toute poidecentaurienne, je m'abstins de demander des explications sur cet étrange phénomène à Victoramélie. Le lecteur découvrira par la suite la nature exacte de cette symbiose.

Monicalbert chevauchait à nos côtés. J'étais fort intrigué par son trot particulier et la manière vraiment ridicule qu'elle avait de croiser ses membres antérieurs avant de les reposer au sol.

– N'y a-t-il pas quelque inconvénient à galoper de la sorte? lui demandai-je aimablement.

Monicalbert se tourna vers moi et la partie «cavalier» secoua la tête.

– Et comment fais-tu, toi, pour te déplacer sans te casser la vulve?

Ma question l'avait visiblement surprise. Je me promis d'être, à l'avenir, plus circonspect et d'élucider par moi-même les mystères de ce monde inconnu. Ma qualité d'étranger ne serait probablement pas une excuse à des manquements involontaires aux coutumes des Poidecentaures.

Les deux créatures progressaient à une allure vertigineuse ; la plaque défilait sous leurs membres musclés comme sous les roues d'un express.

Monicalbert nous dépassa et je compris la raison de sa progression si particulière : deux globes oculaires pendaient, semblables à des testicules, de part et d'autre de l'anus ; le croisement des membres antérieurs servait de mire : l'absence de perspective nécessitait en effet une mise au point permanente de la part du coursier ; autrement, il risquait fort, comme l'avait si joliment dit Monicalbert, de se casser quelque chose sur un obstacle inopinément surgi à l'angle imprévu d'une optique aberrante.

Sans crier gare, les deux Poidecentaures virèrent brusquement sur la droite. Si je ne m'étais fortement retenu à la poitrine de Victoramélie, je me serais probablement rompu le cou. Les deux montures allongèrent le pas. Il m'est difficile de calculer avec précision leur vitesse, mais je pense que, sur Terre, elle équivaldrait à du 200 km/heure. De quoi faire pâlir d'envie les petits trotteurs de nos champs de course !

Le terrain s'éleva brusquement. Une fois encore, l'absence d'horizon m'avait joué un tour : nous gravissions maintenant les contreforts d'une chaîne montagneuse dont les sommets enneigés venaient d'apparaître aussi soudainement que par un coup de baguette magique. Ils semblaient tout proches et, en même temps, incroyablement lointains.

Victoramélie pila au bord d'un gouffre.

– Hippopolis ! annonça-t-il.

Une ville s'étalait en contrebas. Nous dominions les plus hautes tours de plusieurs centaines de mètres et, pourtant, c'étaient des constructions gigantesques. Des minarets de verre voisinaient avec des coupes de marbre clair ; certains édifices planaient dans les airs, sans support apparent. De vastes ave-

nues, couvertes d'une abondante végétation, serpentaient entre les blocs d'habitation. Au centre de la ville, un énorme palais écrasait les autres immeubles de sa masse de verre sombre : il affectait les contours d'un fer à cheval posé sur ses deux extrémités, la partie arrondie s'élançant à la conquête du ciel.

– Qu'est-ce ? demandai-je à Victoramélie.

– Le palais du Grand Jockey, répondit-il avec déférence.

Des cascades d'eau claire ruisselaient des parois enserrant Hippopolis d'un cirque infranchissable. Le seul accès visible était une large route, taillée à flanc de falaise, qui s'amorçait à quelques mètres de l'endroit où nous nous tenions. Victoramélie s'y engagea.

Bien que je commençasse à m'habituer aux troubles de la perception qui bouleversaient les règles les plus certaines de mon monde d'origine, je ne pus retenir une exclamation de surprise : la route montait abruptement le long de la paroi ; ce que j'avais pris pour une fosse encaissée était un plateau surélevé : les cascades ruisselaient d'Hippopolis, et non l'inverse.

Les deux Poidecentaures parvinrent rapidement à une porte monumentale, ornée d'un fer à cheval de plusieurs mètres de hauteur. La porte était gardée par une troupe de Poidecentaures armés de longues lances terminées par des crocs de boucher.

Celui qui commandait la garnison interpella Victoramélie.

– Holà ! Ignorez-vous qu'il est interdit d'apporter de la nourriture de l'extérieur ?

Le garde pointait son arme dans ma direction.

– Ce n'est pas un Viandéphèbe, rétorqua Victoramélie d'un ton hautain ; cet être est étranger à notre monde ; seul un grossier Perche-rond de basse extraction peut confondre ce noble visiteur avec les Viandéphèbes. Le Grand Jockey décidera de son sort.

Le garde s'effaça; son vit supérieur – coiffé d'un ridicule casque de métal, sorte de contrefaçon de redingote française – se courba à notre passage.

J'étais devenu très pâle.

– Qu'a voulu dire ce garde, en parlant de *nourriture*? demandai-je d'une voix blanche.

Monicalbert bégaya, visiblement mal à l'aise:

– Ce... C'est que les Viandéphèbes n'ont pas le droit de sortir des étables.

Elle ajouta précipitamment:

– Rassure-toi, le Grand Jockey fera probablement de toi un Hommobjet voué au plaisir et, quand il se sera lassé de toi, il te permettra de venir chez nous.

Une grosse larme roula de sa vulve supérieure – ou était-ce une goutte de cyprine exsudée à cette évocation du sort qui m'attendait?

Victoramélie s'arrêta devant une somptueuse demeure.

– Nous te conduirons demain devant le Grand Jockey; auparavant, nous allons te vêtir convenablement: il ne faut pas qu'un humain reste nu quand il n'est pas un Viandéphèbe.

La porte s'ouvrit et trois créatures s'avancèrent vers nous.

C'étaient des hommes d'une haute stature et dotés de muscles puissants. Les traits de leurs visages étaient d'une rare beauté. Leur peau cuivrée faisait ressortir le bleu des yeux et leur magnifique chevelure rousse s'entortillait en une coiffure compliquée. Ils s'inclinèrent devant Victoramélie et Monicalbert. Je sautai à terre.

Deux serviteurs saisirent les parties « cavaliers » des Poide-centaures et les arrachèrent de leurs socles. Une terminaison conique, sorte de bourrelet de chairs congestionnées, émergea du trou.

– Ces randonnées sont exténuantes, dit Victoramélie, sans paraître le moins du monde gêné d'exposer son moignon.

Le serviteur manipulait la créature-tronc avec précaution ; il l'installa dans un baquet mobile que j'avais remarqué sans en deviner l'usage. Le second serviteur avait opéré pareillement avec Monicalbert. Les deux étranges créatures barbotèrent dans leur baquet avec de petits soupirs de bien-être.

– Mène les montures à l'écurie, ordonna Victoramélie – qui s'appelait, je l'appris bientôt, Victor tout court, de même que sa compagne se nommait Monique lorsqu'elle était séparée de sa partie inférieure.

Le troisième serviteur s'éloigna avec les deux montures. Victor se tourna vers moi et me sourit, découvrant une rangée de crocs carnassiers.

– Cette petite excursion m'a ouvert l'appétit ; allons manger.

Nous pénétrâmes à l'intérieur de la demeure. Le sol était recouvert d'une mosaïque représentant des Poidecentaures enlacés dans des poses obscènes. Les murs étaient tapissés de tentures reprenant des motifs similaires, où des vulves phénoménales s'accolaient les unes aux autres, alternant avec des guirlandes de vits entrelacés.

– Les plus grands artistes d'Hippopolis ont travaillé pour nous, dit fièrement Victor.

Les serviteurs poussèrent les deux chariots dans une vaste salle aux murs richement décorés. Le plafond et le sol étaient de verre sombre. De larges fenêtres s'ouvraient sur un jardin magnifique.

Ils se dirigèrent vers une table chargée de victuailles ; deux autres serviteurs approchèrent des sièges : deux profonds baquets de bois marqueté, remplis d'une gelée rosâtre où Victor et Monique s'enfoncèrent avec des soupirs d'aise.

3

*Gastronomie – Commentaires sur la Terre
et ses habitants – Privilège de la parole
Les Hommobjets – Danses et cadences.*

Monique me fit signe de m'asseoir à la table du festin. Un serviteur approcha à mon intention un siège ordinaire. Les deux hommes-troncs puisaient dans les plats, se servant de leurs mains pour piocher la nourriture fumante. Je les imitai.

Je plongeai deux doigts dans un pâté doré qui me parut appétissant et les portai à ma bouche; jamais, je n'avais goûté une aussi succulente préparation, très peu grasse et aromatisée d'herbes qui ne poussent pas sur la Terre.

– Qu'est-ce? m'enquis-je, en y replongeant les doigts.

– Pâté de Viandéphèbe, me répondit Victor, la bouche pleine.

Je retirai vivement la main et recrachai dans le plat la bouchée que je mastiquais. Monique me demanda, pleine de sollicitude:

– Tu es tombé sur un os?

– Non... Euh... je crois que je n'ai plus faim.

Quelle horreur! Je venais – avec quelle délectation! – de consommer la chair d'un de mes semblables. J'eus soudain envie de vomir et de me rincer la bouche. Puis j'essayai de me raisonner: ces êtres qui avaient l'apparence humaine n'étaient peut-être, après tout, qu'une espèce de singes évolués... Je

n'étais pas sur Terre, et je devais éviter tout réflexe anthropocentriste. J'adressai un sourire constipé à Monique.

– Ça va mieux... Je crains que mon organisme ne soit pas encore adapté aux conditions de cette planète. Je me contenterai de fruits.

Je saisis une corbeille chargée de grappes d'une sorte de raisin bleu vif. Je croquai dans un grain. Ma foi ! ce n'était pas mauvais, quoique tout à fait inattendu comme goût : un mélange d'ail et de persil.

Victor puisa dans un plat un avant-bras et en mastiqua la chair avec appétit.

– Il faut, me dit-il, que tu nous racontes ton histoire. Tu es étranger à cette planète – qui s'appelle Baratin –, cela ne fait aucun doute.

– Ah ? vous l'avez deviné !

Monique gloussa et Victor partit d'un franc éclat de rire.

– Tu as déjà rencontré des *hommes* qui parlent ?

– Sur ma planète, la Terre, c'est chose fort commune, à la vérité, surtout les femmes, répondis-je.

Victor parut réfléchir un instant, digérer cette nouveauté, et se plia en deux.

– Ah ! ah ! ah ! Une planète d'hommes parlants, elle est bien bonne, celle-là !

– Je reconnais, concédai-je, que ce n'est pas toujours très plaisant et qu'il se raconte plus de bêtises en une journée que de choses sensées sur toute une année.

– Et les Poidecentaures ? intervint Monique.

Je pris une mine embarrassée.

– Il n'y a pas de Poidecentaures sur la Terre, avouai-je.

Contrairement à mon attente, Monique et Victor ne devinrent pas maussades à cette révélation : leur gaieté en fut décuplée.

– On s'en doutait bien un peu, dit Victor entre deux hoquets ; c'est un phénomène unique dans toute la galaxie, du moins si nous pouvons en juger d'après les récits des voyageurs qui, comme toi, se sont égarés sur Baratin.

Il paraissait très fier d'être un *cas* ; je compris alors que leur orgueil, né de cette position particulière dans l'échelle de l'évolution des espèces, leur faisait prendre pour inférieur tout ce qui n'était pas poidecentaurien, de même que, sur Terre, l'homme dans son immense vanité n'a de cesse de rabaisser ce qui l'entoure et de jauger les autres espèces à l'aune de sa prétention d'unique être pensant de l'Univers.

À mon tour, je m'offris une pinte de rigolade.

– Mais, me coupa Monique dans mon accès d'hilarité, tu nous as promis de raconter comment tu es venu jusqu'ici.

À ces mots, une ombre de tristesse voila mon cœur : je me revoyais, quelques heures plus tôt, caressant le corps endiablé de la belle Anne, buvant ses baisers et... cet instant fatal qui m'avait fait passer de mon monde d'origine dans celui-ci. Comme j'aspirais à retourner dans ma petite maison essuyer les larmes d'inquiétude de ma tendre compagne. L'émotion me fit balbutier et je racontai comme je pus l'extraordinaire moyen de transport qui m'avait permis de franchir des milliers d'années-lumière en quelques secondes.

Victor et Monique hochèrent la tête.

– C'est bien cela. À quelques détails près, l'histoire est toujours la même.

Je fus presque vexé.

– Comment ! Voulez-vous dire qu'il y a déjà eu de nombreux voyageurs avant moi et qu'ils se sont tous échoués sur Baratin à la suite d'un transport amoureux trop violent ?

– Rassure-toi ! s'empressa d'ajouter Monique : tu es le premier Terrien.

– Les autres parlaient-ils votre langue ?

– Non. Tu es le seul.

Victor tortilla les poils verdâtres qui lui tenaient lieu de cheveux.

– Il y a là un mystère qu'il faudra élucider.

Je dus parler longuement de la Terre et de ses habitants, décrire leurs coutumes ; évoquer les civilisations passées et les rêves futurs. Tout cela prit un temps considérable. Mes hôtes firent preuve d'une curiosité insatiable. Tout ce que je disais les divertissait fort : les plus glorieuses entreprises de l'Humanité déclenchaient des accès de fou rire et les guerres dévastatrices les plongeaient dans une hilarité inextinguible. Je finis par le prendre assez mal ; ils s'en aperçurent et me fixèrent avec attendrissement de leurs petits yeux qui ne reflétaient rien d'autre, en fin de compte, qu'une singulière stupidité.

– Faites entrer les Hommobjets ! cria Victor aux serveurs.

Les portes de la salle du festin s'ouvrirent en grand et une troupe extraordinaire pénétra dans la pièce : devant s'avançaient des musiciens, portant avec peine de lourds instruments de métal ; c'étaient des hommes courtauds et difformes, dont la bouche était sans cesse convulsée par des grimaces. Je sus plus tard qu'on les avait génétiquement adaptés à leurs instruments. Derrière eux marchait le groupe des danseurs.

Je n'avais jamais rencontré d'êtres aussi gracieux, doués d'une aisance de mouvement qui me parut naturelle, mais que j'appris par la suite être le fruit d'un dur entraînement. Les Hommobjets formaient un groupe d'une vingtaine de danseurs, autant d'hommes que de femmes. Leur visage était d'une rare beauté ; leur peau, d'une teinte cuivrée et uniforme. Ils allaient nus, couverts de bijoux extravagants : des capsules de bouteille tintinnabulaient aux oreilles et au pubis des

femmes et des sortes de porte-clés en plastique étaient enfilés sur le membre viril des hommes.

Les musiciens se rangèrent le long du mur, face à la table, et se coulèrent dans leurs instruments (aucune expression ne me paraît mieux appropriée pour décrire cette osmose parfaite entre l'homme et son outil) à la manière de bernard-l'ermite dans des bigorneaux. Dès les premières mesures, les danseurs heurtèrent leurs corps les uns contre les autres de la manière suivante: un homme et une femme couraient l'un vers l'autre et, au moment de la rencontre, s'élevaient dans l'air par un bond prodigieux. Le membre du danseur, maintenu en érection, cherchait à pénétrer la vulve de sa partenaire. Le tintement des capsules contre les porte-clés et le refoulement de ces derniers vers la base du membre servaient d'indice de la plus ou moins grande réussite de la manœuvre. L'étreinte durait une fraction de seconde pendant laquelle les bouches se collaient l'une à l'autre, les mains montaient et descendaient le long des dos.

– Comment se nomme cette danse? demandai-je à Monique.

– La caresse-minute.

Les cavaliers fixaient les danseurs avec des yeux exorbités. De la bave coulait sur leur menton et venait se mêler à la gelée rosâtre du siège. Les serviteurs, qui avaient débarrassé la table des reliefs du repas, la recouvrirent d'un brocart molletonné. Ils sortirent Victor et Monique de leurs sièges-baquets et les posèrent avec mille précautions sur le matelas improvisé.

De ma place je pouvais voir à la fois les danseurs évoluant gracieusement dans les airs et les deux abominations rampant l'une vers l'autre avec de rauques soupirs de lutteurs de foire.

Contraste saisissant, à la vérité!

Victor et Monique, s'aidant de leurs bras musculeux, se drossèrent l'un contre l'autre, vivante caricature du ballet qui

se déroulait en arrière-plan de leur pitoyable pantomime. Imaginez un instant ces deux troncs asexués, soufflant et ahanant. Tête-bêche, ils se crochetèrent de leurs bras musclés et se léchèrent le bourrelet de chair dégoulinant de gelée rosâtre. Dressés sur leurs bras, ils se maintenaient à trente centimètres du matelas. Les deux visages reflétaient une intense délectation. Deux danseuses montèrent sur la table et se frottèrent lascivement contre ce banc de chair improvisé. Le silence des Hommobjets, face au verbiage incohérent des cavaliers m'indisposa plus que cette alliance contre-nature. Je ne parvenais pas à croire que des êtres aussi pourvus de splendeurs physiques pussent être muets, et peut-être même passablement idiots.

Tout cessa brusquement.

Victor et Monique congédièrent danseurs et musiciens.

– Demain, nous te conduirons devant le Grand Jockey; il est tard et nous avons sommeil.

4

*Plaisir d'amour – Petit-déjeuner au potiron –
Le palais du Grand Jockey – Quelques aperçus
de la politique poidecentaurienne
Le Pariconseiller.*

Je me réveillai dans un grand lit. Le soleil pénétrait à flots par la fenêtre. Je mis quelques minutes à comprendre que je n'étais pas chez moi et que la femme qui dormait à mes côtés ne s'appelait probablement pas Anne.

Je soupirai.

La Femmobjet se réveilla et me sourit. Mais c'était un sourire vide. Je me penchai vers elle et posai mes lèvres sur les siennes. Le contact en était tiède, pulpeux. La langue de la fille fit une excursion dans ma bouche. Je coulai la mienne dans la sienne; sa salive était fraîche et poivrée. Je caressai son corps, en parcourant d'un doigt léger la peau mate. En vérité, je n'avais encore jamais connu de femme aussi bien disposée à l'amour, mais j'avais honte de moi: cette fille avait été vidée de son âme comme un poisson de ses entrailles et on avait jeté son corps au plaisir.

Ma réticence fut de courte durée et je m'absorbai bientôt tout entier dans l'étreinte. La Femmobjet m'enjamba. Mon sexe pénétra sans effort dans celui de ma compagne, qui se mit à osciller du bassin et à masser l'instrument qui lui fouillait le ventre. Ses seins haut plantés et assez petits sau-

tillaient gentiment; elle en froissait la pointe de ses doigts. Sa bouche s'entrouvrit, mais pas un son n'en sortit : les Homobjets ne possédaient même pas les moyens d'exprimer le plaisir par des feulements ou de rauques gémissements. Ce navrant constat me fit perdre mes moyens; la jeune fille me regarda; une lueur d'incompréhension traversa ses beaux yeux. Elle me quitta et sortit de la chambre sans se retourner.

Je me levai à mon tour et me dirigeai vers la fenêtre. Un paysage grandiose me sauta littéralement aux yeux : du sommet des montagnes entourant Hippopolis, des glaciers croulaient dont les langues frontales paraissaient – avec le défaut de perspective – surgir en plein milieu de la ville. À l'inverse, les jardins magnifiques qui entouraient la demeure de Victor et Monique semblaient se perdre dans le lointain des cimes.

On frappa à la porte. Des serviteurs roulèrent à l'intérieur de la chambre un plateau chargé de mets appétissants. Je remarquai l'absence de toute viande et en remerciai mes hôtes. J'étais sur une tranche de « pain » une épaisse couche de confiture de fruits et croquai. C'était bon : un mélange de réglisse et de chocolat, sous des apparences de gelée de groseille.

Une femme pénétra dans la chambre. Ses seins étaient d'un volume exceptionnel; les serviteurs me firent comprendre, par gestes, que je pouvais la téter pour me désaltérer. Comme je ressentais un besoin très fort d'étancher ma soif, dû probablement aux propriétés dessiccatives du « pain », je m'approchai de la Portemamelle – c'est ainsi que l'on nomme les femmes laitières sur Baratin – et soupesai ses attributs. L'embonpoint mammaire ne nuisait en rien à la grâce voluptueuse de cette femme. Je lutinai les seins merveilleusement gonflés, puis approchai la bouche d'une des pointes, érigée en un cône désirable. La femme mit une main derrière ma nuque

et appuya mon visage sur son sein. Je m'enfouis littéralement dans la chair savoureuse et, ayant saisi le mamelon entre les dents, en pompai le suc avec la voracité d'un nouveau-né. Une liqueur onctueuse envahit ma bouche; il était dit que, sur Baratin, tout ce qui se rapprochait de ma planète d'origine ne servait qu'à m'en éloigner davantage: le liquide, tiède et sucré, avait goût de potage de potiron.

Victor et Monique étaient déjà sur leurs montures lorsque je me présentai à l'entrée de la demeure.

– Dépêchons-nous! dit Victor.

– Il ne faut pas arriver en retard à l'audience du Grand Jockey! renchérit Monique.

– Prends-le derrière toi, Monicalbert.

– Comme tu voudras, Victoramélie.

Je me hissai derrière le tronc de Monicalbert et m'accrochai à ses seins. Le sexe masculin de sa monture flaira un instant la vulve frontale de Victoramélie, avec des velléités très nettes d'y pénétrer. Victoramélie tourna bride et partit au galop. Je m'agrippai fermement aux seins de Monicalbert pour ne pas être désarçonné.

Le palais du Grand Jockey était assez éloigné de la demeure de mes hôtes. Tandis que nous galopions, ventre à terre, le long de larges avenues, j'admirais les curieux édifices qui la bordaient.

– Y a-t-il d'autres cités poidecentauriennes? demandai-je.

– À part quelques villages dans la montagne, Hippopolis est la seule ville de Baratin.

– Combien de Poidecentaures abrite-t-elle?

– Trois cent mille, au dernier recensement, sans compter les cavaliers.

À chacune de mes questions, Monique ou Victor prenaient toujours soin de différencier les cavaliers de leurs montures, mais je n'arrivais pas à savoir s'ils souffraient d'un complexe d'infériorité à leur égard ou s'ils considéraient leurs partenaires comme de simples véhicules.

Nous approchions, à la vitesse d'un express, d'une large place encombrée de Poidecentaures. Je fermai les yeux, instinctivement. Monicalbert s'élança et, d'un bond prodigieux, sauta par-dessus les badauds.

– Il n'y a jamais d'accident ? lui demandai-je, tremblant encore.

– C'est très rare mais cela arrive parfois quand une monture s'affole : elle fonce droit devant elle sans se soucier des obstacles !

Une odeur épouvantable m'assaillit comme nous longions un mur très élevé et très noir.

– Qu'y a-t-il derrière ce mur ?

– C'est l'étable des Viandéphèbes ; ça sent bon, hein !

Le palais du Grand Jockey apparut avec cette soudaineté propre aux lois optiques de cette planète. La masse de verre sombre dépassait en hauteur et en largeur les plus hautes constructions d'Hippopolis. À sa base, de vastes jardins entouraient les deux arches du fer à cheval ; de son sommet arrondi coulait une cascade d'eau claire, recueillie en bas dans un large bassin.

Après avoir subi un contrôle au poste de garde, Victor-amélie et Monicalbert s'engouffrèrent dans le pilier de droite. Une rampe inclinée permettait aux Poidecentaures de s'élever dans le palais avec leur équipement.

– Il ne convient pas de se présenter devant le Grand Jockey sans sa monture.

– Je comprends cela, admis-je.

La tête me tournait; malgré la pente prononcée de la rampe et sa courbe sévère, les deux créatures menaient un train d'enfer: j'avais l'impression de courir le long d'un pas de vis gigantesque.

Nous débouchâmes sur un vaste péristyle encombré de Poidecentaures: certains étaient vautrés en tas indistincts et sexuellement très emmêlés, d'autres se promenaient avec nonchalance, flairant de-ci de-là quelque intéressante trouvaille anatomique. La plupart affichaient un air de désœuvrement poli et ennuyé. Il me paraît singulier d'attribuer des sentiments à des visages qui, pour la partie chevaline de la créature, n'étaient que des sexes poussés en graine, mais je vous assure qu'ils étaient très expressifs...

– Les courtisans, murmura Monicalbert.

Le péristyle s'étrecissait en un somptueux corridor, décoré à la manière barbare qu'affectionnent les Poidecentaures. Tandis que nous patientions à un énième contrôle, je détaillai les bas-reliefs d'un mur et poussai une exclamation de surprise.

– Qu'y a-t-il? demanda Victoramélie.

– Ce... mur; c'est étrange et... singulièrement troublant.

Le bas-relief représentait un champ de course assez proche des hippodromes parisiens, avec une piste en forme d'anneau aplati; on distinguait très nettement, à la droite des tribunes, les cabines de PMU.

Victoramélie s'approcha du mur.

– Ah! tu admires le tableau représentant le sacre du Grand Jockey actuel.

En quelques mots, il m'expliqua que, tous les sept ans, un concours anthropippique était organisé en vue d'élire le Grand Jockey. Les candidats se rangeaient sur la ligne de départ et les Poidecentaures, dans les tribunes, lançaient les paris. Le

premier arrivé était nommé Grand Jockey, le deuxième Vice-Grand-Jockey, le troisième Premier Étrilleur. Les Poidecentaures qui avaient donné la combinaison dans l'ordre étaient élevés au grade de courtisans; ceux qui l'avaient eue dans le désordre bénéficiaient de dégrèvements fiscaux.

– On appelle ça: « Aller aux urnes », acheva-t-il.

Je n'eus pas le temps de demander plus de détails; les gardes nous firent signe de poursuivre notre chemin. Plus nous avançons, plus le décor était alambiqué et tape-à-l'œil; les courtisans, plus avachis et plus emmêlés les uns dans les autres. Quelques vulves se caressaient, gloutonnement abouchées les unes aux autres.

– Des courtisanes, dit Monicalbert, avec un rien de réprobation dans la voix.

Nous parvînmes enfin à l'ultime porte; deux gardes en poussèrent les lourds vantaux de bronze et nous pénétrâmes dans la salle du trône, une vaste écurie en or massif.

Au centre de la pièce, sur une litière de paille premier choix, était avachi le Grand Jockey. À sa droite se tenait un personnage, ressemblant à s'y méprendre à un célèbre journaliste de la télévision française, spécialiste des courses hippiques.

– Qui est-ce? demandai-je à voix basse à Victoramélie.

– Zenon Litroe, le Pariconseiller du Grand Jockey, un personnage fourbe et ambigu.

Au moment où nous fîmes notre entrée, le Grand Jockey demandait à son Pariconseiller:

– Quelle est notre cote, aujourd'hui, Zenon?

– On vous donne encore dix contre un, Grand Jockey.

– Bien! Trouve-moi quelque chose de populaire pour maintenir la cote.

– Organisez des courses anticipées et distribuez de la Vian-déphèbe gratuite.

– C'est une bonne idée, admit le Grand Jockey, mais nous avons déjà organisé des courses cantonales l'année dernière et les Viandéphèbes coûtent cher.

– Augmentez en douce le prélèvement fiscal sur les paris obligatoires, proposa le Pariconseiller.

– Excellent ! Nous créerons quelques emplois de courtisans supplémentaires, pour calmer les mécontents.

5

*Où le héros apprend à ses dépens
qu'il peut être dangereux d'avoir une langue
maternelle – Déchéance et gastronomie
Les Viandéphèbes.*

Le Pariconseiller nous aperçut et chuchota quelques mots à l'oreille du Grand Jockey.

– Ah ! voici donc l'Homme-qui-parle. Approche, approche, mon petit : de quelle banlieue galactique arrives-tu ?

– De la Terre, Monsieur.

Le Grand Jockey parut réfléchir un instant.

– La Terre, la Terre... Ça fait bouseux, ce nom-là !

Les courtisans s'esclaffèrent du bon mot de leur monarque. J'esquissai un sourire poli.

– Où as-tu appris à parler le poidecentaurien ? m'interrogea aigrement le Pariconseiller.

C'était le seul de l'assemblée sans monture ; il se tortillait dans son siège-baquet comme un gros ver blanc, éclaboussant l'assistance – et même le Grand Jockey – de la gelée rosâtre dans laquelle il baignait. Derrière de ridicules binocles de fer, ses petits yeux me fixaient sans aménité. Je répondis sur un ton humble, afin de ne pas courroucer le Grand Jockey :

– C'est ma langue maternelle ; sur Terre, nous l'appelons le français. J'ignore par quel prodigieux caprice de l'Espace nous nous trouvons posséder le même langage.

– Cet homme ment ! glapit le Pariconseiller : il veut apprendre à parler aux hommes de Baratin et fomenter des séditions parmi nos esclaves humains.

Le Grand Jockey parut ébranlé par les insinuations gratuites du Pariconseiller. Il se tourna vers moi.

– Que peux-tu répondre à cela ?

– J’ignore tout de Baratin et ne cherche nullement à bouleverser la société poidecentaurienne ; mon plus cher désir est de regagner le plus rapidement possible ma planète d’origine.

– Par quel moyen comptes-tu t’en retourner ?

Je gardai le silence quelques instants. Le Pariconseiller s’agitait extraordinairement dans son bain de guimauve, clapotant comme un forcené.

– C’est que... Je suis arrivé sur Baratin par le moyen habituel, à ce que j’ai cru comprendre ; personne n’a pu me renseigner sur les possibilités offertes au voyageur désireux de rentrer chez lui.

– Il n’y en a pas ! trancha d’un ton sec le Pariconseiller.

– Que sont devenus les autres voyageurs ? m’informai-je d’une voix blanche.

Le Grand Jockey et le Pariconseiller se frottèrent le ventre d’une façon suffisamment éloquente pour que je n’aie aucun doute sur le sort qui m’était réservé. Je regardai Victoramélie, qui me chuchota :

– Hélas ! s’ils ont décidé de faire de toi un Viandéphèbe, nous n’y pouvons plus rien.

– Descends ! m’ordonna sèchement Monicalbert.

Elle me jeta à terre et les deux Poidecentaures qui m’avaient accueilli si généreusement m’abandonnèrent à ma triste destinée, sans même un dernier adieu.

Je quittai le palais du Grand Jockey, à pied, entouré de gardes comme un malfaiteur. Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes en vue de l'étable des Viandéphèbes. Les gardes ouvrirent une porte très sale et me poussèrent à l'intérieur, refermant précipitamment la porte derrière moi.

L'odeur me suffoqua littéralement : un mélange d'excréments et de chairs décomposées. Je titubai. Je me trouvais dans une cour de terre battue de vaste dimension... Le sol était parsemé de carcasses sur lesquelles adhéraient encore des lambeaux de chair. Au spectacle de ces débris indiscutablement humains, mon cœur se souleva. Ce fut pire encore quand je vis accourir vers moi une dizaine de Viandéphèbes, nus et gras comme des verrats : des bourrelets de graisse descendaient en plis malsains et recouvraient le sexe des hommes d'un horrible vêtement. Les femmes pendouillaient de tous côtés ; seul détail remarquable : leurs seins étaient petits et admirablement conformés. Ces êtres étaient d'une saleté repoussante. Quand ils passaient à proximité d'une carcasse, ils s'accroupissaient et disputaient aux mouches les débris avariés.

Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de moi et me regardèrent curieusement.

– Salut, beau gosse, dit une femme.

Elle s'avança et me palpa les fesses.

– Tu n'es pas bien gras, tout juste un Souper.

La surprise m'avait – comme on le dit vulgairement – coupé la chique.

– Tu peux parler, maintenant !

La femme me secoua, dans l'espoir de faire tomber un interdit ignoré, comme un fruit pourri.

– Vous... vous parlez ?

Elle me regarda, surprise par ma question.

– Bien sûr ! Quelle drôle d'idée : les Viandéphèbes parlent – Nous ne sommes pas des Muets.

Au ton méprisant sur lequel elle avait prononcé ce dernier mot, je compris qu'il s'agissait des serviteurs et des Hommobjets. Les autres Viandéphèbes s'étaient approchés et me tripotaient. Une femme s'accroupit et me flaira le sexe.

– Ils ne l'ont pas coupé ! s'exclama-t-elle joyeusement.

Les femmes écartèrent brutalement leurs compagnons et se frottèrent à moi, cherchant visiblement à m'exciter.

– Ils veulent peut-être faire de toi un reproducteur ? s'interrogea l'une d'elle.

Je fus bousculé et tombai au milieu d'un groupe de furies en chaleur. Les replis graisseux m'absorbèrent et je crus périr étouffé dans ce magma de chairs gélatineuses. Des bouches couraient et salivaient sur ma peau. L'une goba ma verge. J'essayai d'échapper à l'étreinte ; peine perdue !

– Ce sera un mauvais reproducteur, dit une voix dépitée.

La bouche avait libéré mon sexe et les femmes devaient contempler le piteux résultat de la manœuvre. Elles se désintéressèrent de moi et retournèrent fouiller les carcasses. Je restai un long moment prostré sur le sol et pleurai abondamment.

– Pourquoi suis-je ici, me lamentai-je. Quel cauchemar a engendré ce monde infernal où les hommes sont muets quand ils semblent disposer de tous les charmes de l'intelligence et sont doués de parole quand ils ressemblent aux animaux les plus déshonorants ?

Une sonnerie aigrette coupa mon soliloque morose. Les Viandéphèbes coururent vers un bâtiment qui bordait la cour sur la droite, un long hangar sans autre ouverture apparente qu'une étroite porte de fer rouillé. Je crus plus sage de les suivre.

6

*L'appétit vient en mangeant – Qui vivra verrat
De l'importance des larmes dans la séduction
Le héros découvre enfin l'amour.*

Lorsque j'eus franchi la porte de l'étable, la puanteur des lieux me fit regretter celle de la cour ; dans ce lieu mal ventilé, elle acquérait une épaisseur épouvantable : une odeur à couper au couteau, aurait pu dire un observateur, qui se serait bien gardé d'y enfoncer même la pointe de la lame.

Je crus mourir suffoqué sous l'assaut. Je fermai les yeux et me bouchai les oreilles, sans oublier de me pincer les narines. L'obstruction de tous mes sens me procura un bien-être passager. Mais il fallut à nouveau respirer, voir et entendre.

Les Viandéphèbes s'étaient agglutinés le long de deux rangées d'auges parallèles. J'estimai à cinq cents le nombre de ces infortunées créatures.

Le décor intérieur de l'étable valait celui de la cour : les murs étaient gris et sales ; le sol de terre battue, jonché de débris, d'os à demi rongés, d'excréments que les Viandéphèbes écrasaient sous leurs pieds sans même y prendre garde. De la première rangée de convives s'élevait un bruit de mastication flasque.

– Viens manger ! me héla une des femmes qui avaient tenté de me violer.

– Tu ne sais pas qui te mangera ! ajouta une de ses compagnes.

Cette plaisanterie, fort douteuse en un tel lieu, fit rire grassement les Viandéphèbes. Ils levèrent la tête de la bauge, afin de donner libre cours à leur accès d'hilarité : leur visage, couvert de sang et de chyle, était effrayant de bestialité. Je vis alors une des femmes recracher dans son rire un morceau de viscère qui s'étala sur le sol. Elle se baissa et l'extirpa du tas d'immondices sur lequel il était tombé ; elle reprit sa mastication gloutonne et rota d'aise.

J'avais le cœur au bord des lèvres ; je détournai les yeux et m'approchai de la deuxième rangée d'auges : à mon grand soulagement, celles-là n'étaient remplies que d'un brouet de céréales, à l'odeur fade, qui servait probablement à engraisser les Viandéphèbes.

Je compris, à quelques signes discrets des Viandéphèbes les plus proches, que je devais me joindre à eux. En effet, des gardes armés surveillaient le festin et me fixaient sans aménité.

– Si tu ne manges pas, m'avertit un Viandéphèbe, ils te piqueront avec leur lance.

Je me mis à genoux et plongeai la tête dans le baquet. La bouillie, sans être d'un goût exquis, était mangeable : cela ressemblait à du porridge à l'eau.

Une sirène stridulante annonça la fin du repas. Les Viandéphèbes se rangèrent sur une ligne et les gardes les inspectèrent. Ils tâtaient sans ménagement les fesses ou les replis ventraux des malheureux, soutesaient les génitoires des hommes, maniaient sans douceur les petits seins des femmes. Ils sélectionnèrent une vingtaine de Viandéphèbes, qu'ils firent sortir par une ouverture ménagée dans le mur opposé à la porte par laquelle j'avais pénétré dans le hangar.

Je conserve de mes premières journées parmi les Viandéphèbes un souvenir assez vague : de longues périodes d'ennui, entrecoupées de repas indigestes. Le troisième jour, je crois, les gardes s'aperçurent que je n'allais jamais vers les baquets à viscères. Malgré ma répulsion évidente, ils me forcèrent à y plonger la tête. Une matière flasque et spongieuse m'envahit la bouche. C'en fut trop. Je m'évanouis.

Quand je me réveillai, une Viandéphèbe était penchée sur moi et me léchait avec sollicitude. Mon premier geste fut de la repousser et de pleurer à chaudes larmes sur ma misérable situation.

– Je préfère mourir tout de suite que supporter un tel enfer, sanglotai-je.

La Viandéphèbe s'était reculée de quelques pas et me regardait pleurer, ouvrant les yeux de surprise. Elle avança timidement la main et toucha une larme qui roulait sur ma joue. Ayant porté son doigt à sa bouche, elle le suça.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

– Des larmes, ça ne se voit pas !

J'enfouis mon visage dans mes mains et pleurai abondamment. Se pouvait-il que ces êtres déçus ignorassent jusqu'à l'existence des sentiments et des moyens que la Nature nous a donnés pour les exprimer ?

La Viandéphèbe s'approcha de moi et colla son corps contre le mien. Je faillis la repousser une seconde fois mais, en levant la tête, je vis des larmes couler de ses yeux.

– L-A-R-M-E-S, épela-t-elle, mi-pleurant mi-riant. C'est bon.

De la langue, elle essayait de récupérer les gouttes salées qui roulaient sur la crasse de ses joues, y dessinant des rigoles roses.

À l'insu des gardes, mes compagnons de captivité m'avaient traîné dans la partie du hangar qui nous servait de dortoir et avaient demandé à la jeune fille d'attendre mon réveil.

À travers mes larmes, moi aussi je lui souris. Dans la pénombre de la pièce, je distinguais assez mal ses traits, mais elle me parut moins repoussante que les autres femmes. Si ce n'avait été son extrême saleté, j'aurais même ajouté qu'elle était sans doute très belle et très jeune. Aucun embonpoint disgracieux ne déformait les lignes de son corps, qui conservait le délié gracile de l'adolescence.

La Viandéphèbe s'aperçut de mon intérêt pour elle. Elle frotta avec insistance son corps contre le mien et m'embrassa ; son haleine était fraîche et ne puait pas la charogne. Mes mains coururent sur son corps, appréciant la fermeté des chairs et, malgré la crasse qui la recouvrait, la douceur de la peau.

Elle s'allongea sur la paille et cambra les reins. Pour la première fois depuis mon apparition involontaire sur Baratin, je sentis le désir me brûler le ventre. La jeune fille s'était emparée de ma verge et la manipulait sans beaucoup d'adresse mais avec sincérité et poésie. Elle m'attira sur elle.

– Pas devant, me chuchota-t-elle : je suis encore en Couve et les Pondeuses me dénonceraient...

Je ne compris rien à ce charabia mais, ne désirant pas la contrarier, je soulevai ses reins et m'enfonçai doucement dans la voie périphérique. Son anus me tétait la verge de la plus exquise manière : la coquine ne devait pas être à son coup d'essai ! La paille crissait sous son dos à chaque mouvement et j'entendais distinctement le grouillement de la vermine. Malgré l'inconfort des lieux, je m'abandonnai totalement au plaisir, ma partenaire me précédant d'un bon galop dans la perspective cavalière de l'étreinte.

Elle se tortillait et marmonnait des propos incohérents.

– C'est du pur Baratin, pensai-je, amusé.

L'affolement mystérieux qui précède l'épanchement final me noua le ventre et dénoua le sien. Dans la charge abrupte de la jouissance, un liquide abondant coula de son sexe à l'instant même où le mien répandait son baume au creux de ses entrailles.

*Quelques aperçus sur l'élevage
des Viandéphèbes – Le héros manifeste son
désir de fuir – Promesse transgalactique.*

– Je m'appelle Ténia.

– Moi, Jules.

La jeune fille pouffa.

– Quel drôle de nom !

J'allais rétorquer que le sien avait des résonances étranges, mais je préfèrai me taire, peu désireux de me fâcher avec ma seule alliée dans ce monde hostile. Nous nous étions installés un peu à l'écart des paillasses pouilleuses.

– Raconte-moi comment tu es arrivé ici, me demanda Ténia abruptement : tu n'as pas sorti de Couve, ça se voit, et tu ne ressembles guère aux Muets qui sont jetés parmi nous en punition...

Je lui narrai mon aventure, parlai longuement de la Terre. Sa curiosité était insatiable et la pertinence de ses questions m'assura de sa vive intelligence.

– À ton tour, dis-je en riant ; tes questions m'épuisent plus rapidement que tes hanches !

Ténia sourit, d'un petit air fripon.

– Qu'est-ce que la Couve ?

La jeune fille parut chercher ses mots pour expliquer à un étranger ce qui, pour elle, était tout son univers, si fami-

lier qu'elle n'avait pas eu, jusqu'alors, besoin de le définir.

– Tu as remarqué, commença-t-elle, quel usage les Poidecentaures font des Viandéphèbes. Il n'y a pas d'animaux, sur Baratin... à part nous, ajouta-t-elle, après un instant d'hésitation.

Je lui fis comprendre d'un geste que je ne tenais guère à entendre le détail des opérations transformant mes bedonnants compagnons en gigots saignants et chair à saucisse.

– À part les esclaves muets qui sont mangés en punition d'une faute, toute la viande des Poidecentaures provient des étables à Viandéphèbes.

– Il y en a beaucoup ?

– Je crois, oui. Il paraît que les Poidecentaures sont très voraces ; ici, nous sommes dix mille environ, répartis en une vingtaine d'étables.

– Et les Couves ?

– Parmi les Viandéphèbes, il y en a qui ne sont pas mangés : ce sont les Reproducteurs et les Pondeuses ; ils servent à maintenir égal le nombre des animaux dans les enclos.

Ténia me décrivait ce monde hallucinant avec indifférence, comme un cours appris par cœur et récité sans passion.

– ... Les enfants sont élevés dans les Couves ; les Poidecentaures, bien qu'ils en soient très friands, évitent de les manger ; seuls quelques très grands seigneurs ont la permission de s'y pourvoir à volonté.

Ténia se serra contre moi.

– C'est pour échapper à l'un d'eux que ma Pondeuse m'a envoyée ici avant terme. Il venait toujours me flairer et me tâter. Il était encore plus horrible que les autres : ses petites lunettes lui donnaient un air méchant, et il se déplaçait toujours sans monture, clapotant dans son siège-baquet...

– Je sais qui c'est ! m'exclamai-je. On l'appelle le Pariconseiller. C'est le plus proche collaborateur du Grand Jockey.

Ténia pouffa à nouveau.

– Il va être furieux de ne pas me trouver dans les Couves. Ma Pondeuse va en prendre pour son grade.

Je n'osai pas lui demander quel genre de punition le Pariconseiller allait infliger à celle qui avait voulu protéger son enfant de la rage carnassière du monstre. Le crépuscule du soir, à l'extérieur, avait badigeonné de rouge la crasse recuite des enclos ; nos compagnons de galère approchaient en caquetant, grognant, hennissant et mugissant. Je saisis la main de la jeune fille.

– Ténia, il faut partir tout de suite ! Quitter cet horrible endroit...

Elle me regarda avec des yeux étonnés.

– Pourquoi ? Et où ?

– Je ne veux pas que tu deviennes comme eux. Et j'ai peur pour moi aussi : c'est parfois si tentant de se laisser aller.

Je sentais en effet comme il serait facile d'abandonner toute humanité : se vautrer comme un pourceau dans la puanteur d'une étable finit par faire de vous un être sans dignité, plus misérable qu'un honnête verrat.

J'avais désormais la preuve que les êtres humains de cette planète étaient non seulement doués de parole, mais aussi d'intelligence ; la servitude des uns envers une race orgueilleuse de ses prérogatives linguistiques les avait rendus muets ; le triste destin des autres, confinés dans un enfermement sans espoir, s'il leur avait permis de conserver un précieux moyen de communiquer, interdisait qu'ils l'utilisent pour se libérer de la bestiale oppression qui pesait sur eux.

Je compris les craintes du Pariconseiller : j'étais en effet le seul être humain de cette planète doué à la fois de parole et de

volonté, ce qui est indiscutablement dangereux pour les tyrans de tous les mondes et de toutes les époques. Ce constat renforça mon désir de fuir et d'entraîner Ténia dans ma fuite.

Les premiers Viandéphèbes avaient pénétré dans le hangar et se dirigeaient vers nous.

– L'étable est-elle gardée pendant la nuit ? demandai-je à Ténia.

– Pourquoi le serait-elle ? Qui chercherait à fuir ? Dehors, il n'y a rien pour nous : le monde n'est pas taillé à notre mesure...

– Mieux vaut n'être rien quelque part que quelque chose dans l'estomac d'un Poidecentaure, répliquai-je fermement. Cette nuit, nous allons partir d'ici !

Je me tus brusquement : les autres Viandéphèbes nous avaient rejoints et se laissaient tomber par grappes sur les litières infectes. Des groupes gélatineux se formèrent. J'avais déjà remarqué que les mâles étaient privés de leur virilité : ils se laissaient tripoter indolemment par les femmes qui essayaient désespérément, de la main ou de la langue, de redonner vie à ce qui s'était enfui à tout jamais. Irritées et plus excitées que jamais, elles se jetaient alors les unes contre les autres avec des hurlements de dindes fellatrices et se gougnotaient avec ardeur. Nous étions loin de ces charmants tableaux de Rubens où les chairs triomphantes des belles courtisanes mêlaient en un capiteux bouquet le carmin et la nacre de leurs corps enlacés : ici, la crasse se liait à l'ordure, l'excrément à la bave et les bouches salies se cognaient avec des bruits de débouche-chiottes.

J'essayais de me faire oublier de ces ogresses, espérant que, dans leur cerveau brumeux, le détail qui justement me distinguait de mes malheureux compagnons ne leur sauterait pas aux yeux comme les pets foireux qu'elles se lançaient mutuel-

lement. Heureusement pour moi, elles finirent par s'endormir, avec la même ardeur qu'elles avaient mise à se caresser : je veux dire que le sommeil des Viandéphèbes, à l'instar de celui des bêtes qu'ils imitaient, était bruyant et puant, entrecoupé de mastications suspectes, de rots nauséux, d'altercations et de cris, ponctué par la chute sourde des excréments sur la paille.

Tenant enlacée la jeune Ténia – comme pour la protéger de l'animalité environnante – je rêvais à ma tendre compagne, que je désespérais de revoir jamais. J'imaginai son corps, torturé par l'absence de caresses, ou, pire, s'abîmant en de folles étreintes dont les évocations velues me poignardaient l'âme.

– Anne ! Anne ! murmurai-je, je reviendrai, je te le jure !

Comme si elle voulait me faire avaler ma promesse, la petite langue de Ténia s'enfonça en frétilant dans ma bouche.

8

Fuite sans romantisme au clair de lune
Chair fraîche pour le Pariconseiller
Le parc – Découverts !

J'attendis quelques heures que le vacarme se fût apaisé dans l'étable ; je réveillai discrètement Ténia.

– Viens...

La jeune fille hésitait à me suivre. Mais, sans elle, jamais je n'aurais la force de quitter ce lieu. Je pris sa main et la fis se lever.

– Attends ! chuchota Ténia.

Elle fouilla sa couche et en retira un pendentif, qu'elle se passa autour du cou.

– Voilà, je suis prête !

Nous quittâmes l'étable par la porte opposée à celle qui donnait sur la cour.

Nous longions un bâtiment plus sombre et plus puant que celui que nous venions de quitter ; une intense activité y régnait. Des coups sourds précédaient des bruits de hachoirs ; parfois, un hurlement déchirait la nuit, vite étouffé par l'épaisseur des murs.

– Les abattoirs, murmura Ténia.

Elle frissonnait ; je n'étais guère plus rassuré qu'elle.

Devant nous, une ouverture dans le mur d'enceinte. Des chariots lourdement chargés de viande s'apprêtaient à quitter

la viandéphèberie; il y avait un seul garde, somnolent et peu attentif. Nous nous glissâmes dans l'ombre d'un chariot et attendîmes que le convoi s'ébranlât. Outre l'angoisse qui nous tenaillait le ventre, il nous fallait subir l'odeur fade des chairs mortes; des bras pendaient hors du chariot et de larges gouttes de sang s'écrasaient au sol.

Enfin, le premier chariot franchit la porte. Le garde jeta un coup d'œil désabusé sur le chargement.

– Pour qui? demanda-t-il au conducteur de la caravane.

– Pour le Pariconseiller; il donne une fête, cette nuit.

Notre chariot franchit à son tour le portail. Une ruelle étroite, sans échappatoire possible, rejoignait une large avenue éclairée et bruyante. Je ne pus cacher mon désappointement à Ténia.

– Dès que nous serons sur l'avenue, les conducteurs vont nous découvrir, et il n'y a aucun moyen de leur fausser compagnie avant.

– Si!

Ténia sauta sur le lourd chargement et s'enfonça dans la viande. Malgré ma répulsion à la suivre, je dus convenir que c'était notre unique chance: peut-être, à la faveur d'un arrêt ou d'une zone peu éclairée, pourrions-nous nous enfuir. Me glisser entre les carcasses raides fut une expérience désagréable. Je rejoignis Ténia; elle avait écarté quelques morceaux et surveillait la rue à travers les barreaux de fer du chariot.

Je me serrai contre elle; son corps était couvert de sang, qui huilait sa peau comme un bain moussant. Était-ce l'odeur de mort qui nous enveloppait – ou le caractère désespéré de notre situation? Un désir violent de l'êtreindre me tordit le ventre. J'étais allongé sur elle, mon bassin gluant collé à ses fesses, ma bouche près de sa nuque. Je sentis mon sexe durcir et j'eus terriblement honte. Ténia gloussa et écarta les cuisses.

Je glissai un doigt dans sa raie culière et m'apprêtais à préparer la voie étroite quand Ténia me retint.

– Les lunes sont proches dans le ciel: c'est l'heure de les unir.

À travers les barreaux, elle me montra un coin de ciel où roulaient paresseusement les deux satellites de la planète Baratin, dont j'ignorais jusqu'à l'existence. La première lune, d'une couleur vert chou, se rapprochait lentement de la seconde, bleu hussard.

– Quel mélange ! pensai-je.

Je songai à notre belle Lune terrestre, couleur de poussière, avec ses mers mortes et ses montagnes inutiles. Je soupirai. Ténia me fit revenir sur Baratin par les ondulations pressantes de son affolant fessier. Mon sexe se coula à l'orée du pertuis. Les humeurs où nous barbotions malgré nous me dispensèrent d'humecter mon instrument. Il déchira sans peine les défenses naturelles de la jeune fille et nous nous laissâmes porter, au gré des secousses des lourdes roues de bois, protégés de l'abomination par la douceur incongrue de l'étreinte.

Le chariot s'arrêta brusquement. À travers les barreaux, nous apercevions un mur richement décoré de bas-reliefs typiquement poidecentauriens: courses anthropippiques et électorales.

– Que voulez-vous ? demanda un garde au conducteur.

– J'apporte la viande pour le seigneur Pariconseiller, Votre Honneur.

Le garde contourna les chariots et les sonda de sa lance. La pointe m'effleura l'épaule.

– Pourquoi ce contrôle ? demanda le conducteur.

– Deux Viandéphèbes se sont échappés des enclos : l'un d'eux est très dangereux et le Pariconseiller le veut mort ou vif.

Ainsi, notre fuite avait été signalée, par nos compagnons d'infortune probablement. Je me sentis soudain très malheureux et le poids des corps sur mon dos enlisa mes pensées dans un marais mortuaire.

– À quoi bon s'échapper quand le voyage est pire que ce qui nous a poussés à fuir !

Un sourire misérable éclaira – pour moi seul – mon visage mangé de barbe, où le sang croûtait déjà. J'étais le premier homme à visiter une autre planète que la Terre, et tout allait se terminer en pâtés odorants, jambons fumés et saucisses rissolées. Mentalement, je souhaitai bon appétit au Pariconseiller.

Le convoi avait franchi le portail de la demeure patricienne et roulait lentement sur le gravier des allées. À un tournant, notre chariot ralentit. Par chance, il n'y avait personne dans les environs.

– Maintenant ! dis-je à Ténia.

Nous sautâmes au sol et courûmes vers un bosquet providentiel. Au moment où nous traversions une zone éclairée, quelqu'un nous héla.

– Hep ! vous, là-bas !

Nous nous jetâmes dans les fourrés, le cœur battant. Quelqu'un arrivait en galopant. Des cris fusèrent de partout.

– Je les ai vus ! glapit le garde qui nous avait découverts.

– Cernez le parc, ordonna quelqu'un.

Ténia se serra contre moi :

– Jules, j'ai peur...

– Moi aussi, avouai-je sans honte.

– C'est fini, tu crois ?

– Embrasse-moi, une dernière fois.

Je la fis basculer. La langue de Ténia me tétait le palais ; ses seins caressaient ma poitrine d'une ondulation soyeuse ; son pubis heurtait mon sexe dont les poils se mêlaient aux siens.

– Quelle douceur, soupirai-je.

– Adieu, Jules !

Autour de nous, le cercle de nos poursuivants se refermait ; la méthode était infaillible : ils allaient nous découvrir d'un instant à l'autre. Je sentis sous ma main un anneau métallique. J'écartai doucement Ténia.

– Aide-moi à tirer.

Nous réussîmes à faire glisser une lourde dalle recouverte de mousse, d'herbe et de feuilles mortes, dégageant un passage plus obscur encore que les ténèbres qui nous enveloppaient. Un air froid montait du trou.

– Vite ! Glisse-toi dedans.

Ténia hésitait à s'engager dans le passage ; je la poussai brusquement et me coulai à sa suite. Je n'eus que le temps de remettre la dalle à sa place : les gardes arrivaient.

9

*Poursuite – Un mystérieux souterrain
On a volé la clé du pouvoir! – Sombres
pronostics – Orgie poidecentaurienne.*

Nos poursuivants n'allaient pas tarder à découvrir le passage. Nous descendîmes à tâtons un petit escalier aux marches humides et glissantes. L'obscurité était totale: d'un moment à l'autre, un gouffre pouvait s'ouvrir sous nos pieds; j'essayai de ne pas y penser et serrai fermement la main de la jeune fille. L'escalier donnait sur un couloir horizontal.

Nous entendîmes l'écho d'une cavalcade.

– Nous sommes découverts, dit Ténia.

– Essayons de courir!

Nous forçâmes l'allure sur une centaine de mètres. Soudain, un courant d'air frais. Je m'immobilisai.

– Ça vient de la gauche.

Je tâtai le mur: une ouverture d'un mètre carré environ s'y découpait.

– Essayons par-là.

À quatre pattes, nous nous engageâmes dans l'étroit passage. Après une progression horizontale de quelques mètres, nous parvînmes au pied d'une cheminée verticale. Le conduit avait, au maximum, un mètre de diamètre. Je pris appui du dos sur la paroi et élevai mes jambes vers le bord opposé, selon une technique bien connue des alpinistes.

– Reviens ! chuchota Ténia ; tu vas te casser la figure...

– Mais non, c'est très simple : fais comme moi.

Prenant appui sur les mains, je soulevai mon dos et repris appui quelques centimètres plus haut, élevant les jambes au fur et à mesure de la progression. Ténia me suivait avec agilité. Nous montions rapidement. Quelques mètres avant la fin, je sentis un autre courant d'air, sur ma droite. Je pris appui sur une niche et m'y rétablis avec souplesse. Ténia me rejoignit. Le galop des Poidecentaures, répercuté par les galeries, s'éloignait dans les profondeurs du sol.

Ténia frotta son visage au mien.

– Nous leur avons échappé, murmura-t-elle dans un rire.

Je l'embrassai et la caressai avec la passion d'un naufragé pour sa bouée. La niche se prolongeait par un étroit corridor horizontal. Une lueur vague et des bruits étouffés parvenaient de son extrémité. En rampant, nous nous dirigeâmes vers la lueur et les bruits, de plus en plus distincts. Le passage s'arrêtait brusquement contre un mur ; par une ouverture, à un mètre du sol, nous parvint cette intéressante conversation :

– Il faut absolument que je mette la main sur eux !

Aux intonations aigres et désagréables, je reconnus le Pariconseiller. Je glissai un œil par l'ouverture : Zenon Litroe conversait avec un dignitaire de la cour du Grand Jockey que j'avais remarqué lors de mon entrevue ; les deux personnages semblaient taillés dans la même étoffe.

– Flicard Destin, dit brusquement Zenon, je te donne deux heures pour mettre la main dessus : n'oublie pas que la petite a volé la clé du pouvoir. Sa pondeuse l'a avoué sous la torture.

Le second personnage se dandinait d'un sabot sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

– Que se passera-t-il si nous ne récupérons pas la clé ?

Zenon Litroe le fixa durement :

– Couic!

Il pataugea quelques secondes dans sa gelée rosâtre et poursuivit:

– Le Grand Jockey doit faire une apparition publique, demain matin, à l'Anthropippodrome des Pantins. S'il monte à la tribune sans la clé du pouvoir, nous risquons l'émeute...

Il se tut quelques instants et tripota nerveusement ses lorgnons.

– Nous sommes dans une période d'instabilité sociale et politique: la dégradation des conditions de vie, les approvisionnements difficiles, l'érosion monétaire intense – le fer à cheval n'a plus que la moitié de sa valeur de l'an dernier –, les factions rivales qui n'attendent qu'une occasion pour s'étriper et la populace qui menace de tout faire sauter si on ne lui fournit pas de la viande fraîche régulièrement...

– Si le Grand Jockey monte à la tribune sans la clé du pouvoir, dit pensivement Flicard Destin, cela peut mettre le feu aux poudres.

– Exactement! confirma vigoureusement Zenon Litroe. Le Grand Jockey est une gourde et nous pouvons le destituer quand nous le voulons; mais nous n'avons pas le temps d'organiser des courses anticipées: il faudrait gagner quelques jours...

– Une main de fourbe dans un gant de venin, murmura Flicard Destin.

– Qui a dit ça?

– Oh... un de mes professeurs de l'École supérieure de Baratin.

– Ramène-moi à la fête; il ne faut pas que mes invités se doutent de quoi que ce soit: il y a parmi eux 80 % d'intrigants et 100 % de faux jetons.

Les deux complices quittèrent la pièce. Je me tournai vers

Ténia et examinai le pendentif passé autour de son cou.

– C'est donc pour ça qu'ils s'acharnent après nous, murmura-t-elle. Si j'avais su, je n'y aurais pas touché.

– Où l'as-tu trouvé ?

– Dans les Couves. L'horrible bonhomme l'avait perdu lors d'une de ses visites.

– Il venait souvent te voir ?

– Oui. Il disait que ça le mettait en appétit de contempler ses rôtis préférés. Il me demandait toujours des choses extravagantes ; il me tétait le derrière pendant des heures et m'ordonnait de pisser dans la gelée rosâtre de son baquet. « C'est bon pour le teint », m'expliquait-il. Ma pondeuse m'a confié le pendentif avant de m'envoyer dans l'étable ; j'ai peur qu'il lui soit arrivé un grand malheur...

Nous rebroussâmes chemin. Lorsque nous fûmes à nouveau au bord du puits, j'examinai les parois.

– Il y a peut-être une autre ouverture en face. Essayons !

En utilisant la même technique d'opposition que pour gravir le puits, je tâtai la paroi opposée : il y avait effectivement un conduit symétrique à celui que nous venions de quitter. Un couloir, plus large que le premier, s'enfonçait dans l'épaisseur de la muraille. En baissant un peu la tête, nous arrivions à progresser debout. Au bout de quelques dizaines de mètres, une lumière et des bruits nombreux nous parvinrent.

– Nous sommes dans un système d'aération, dis-je à Ténia. Allons voir ce qui se passe dans cette pièce.

La jeune fille, tremblant de tous ses membres, se serrait contre moi.

– Qu'as-tu ?

– Je ne sais pas... dit-elle d'une voix hésitante. Ce doit être la fatigue. Je vais t'attendre ici ; je n'ai pas le courage de faire un pas de plus.

Ténia se laissa glisser sur le sol. Je me penchai sur elle: elle s'était endormie brutalement.

– C'est peut-être l'air qui transporte des substances nocives.

Pris d'une impulsion irraisonnée, je retirai du cou de la jeune fille le pendentif que Zenon Litroe avait appelé « la clé du pouvoir » puis me dirigeai vers le vacarme. La scène qui s'offrit à mes yeux oubliait toute possibilité de description.

L'ouverture donnait sur une vaste pièce, éclairée par des candélabres humains: la mèche était enfoncée dans le crâne des malheureux suppliciés et se consumait en dégageant une fumée et une odeur épouvantables. Les murs, circulaires, étaient décorés à la mode poidecentaurienne, chargés de bas-reliefs hippicomotones.

Une trentaine de convives étaient installés autour d'une table en fer à cheval – barbotant gaiement dans leurs sièges-baquets en bois précieux. Je reconnus Zenon Litroe et, à ma grande surprise, Monique et Victor, partageant l'hilarité générale. Le menu était composé de cette viande exécrable que les Poidecentaures dévoraient à grands coups de mâchoires carnassières. Chaque convive avait, à portée de la main, un Hommobjet qui servait à la fois de poubelle de table et de serviette. Les Poidecentaures recrachaient leurs déchets dans la bouche des malheureux et s'essuyaient sans façon sur leurs fesses.

Deux danseuses exécutaient un ballet lascif, qui semblait fort distraire l'assemblée. Les deux filles se tenaient ventre contre ventre, ondulant et se frôlant des seins et du bassin. Une des danseuses s'allongea sur le sol. La seconde vint se planter à l'aplomb de son visage et posa un pied sur la bouche de sa compagne: la fille sortit une langue très pointue et l'introduisit en soupirant entre les orteils de sa partenaire.

La langue enrobait chaque orteil, titillait l'ongle, partait lécher la plante, puis revenait se fourrer coquinement entre les doigts. Le visage de la fille qui était debout exprimait la jouissance la plus vive et je m'en étonnai fort : à sa place, j'aurais sombré dans le fou rire. Ce qui me surprit plus encore, ce fut l'attitude extrêmement attentive des convives : tout bruit avait cessé dans l'assemblée, pas un clapotement ; chacun contemplant la scène avec des yeux exorbités. Leur respiration devint haletante quand la seconde fille s'allongea à son tour sur son amie, coula lentement le long de son corps, fouilla un instant l'intimité du pubis, glissa sa langue le long des cuisses fuselées et entreprit de lécher les mignons petits pieds qui s'offraient en éventail à sa concupiscence.

Les Poidecentaures poussèrent des oh ! des ah ! des « Divin ! ». Les deux bouches s'activaient podophiliquement ; la salive jutait entre les orteils des deux belles, qui prenaient soin de ne rien cacher de leur singulière perversion aux spectateurs.

– Vite ! cria le Pariconseiller, congestionné.

À ce mot, plusieurs danseurs et danseuses sautèrent sur la table et élevèrent un pied vers la bouche de leurs maîtres. Les hommes-troncs s'en emparèrent avec avidité, suçant, aspirant, langotant avec frénésie les petits pieds qu'ils agitaient en tous sens, au risque, pour le porteur, de se casser la figure. Les visages des convives affichaient des couleurs peu appétissantes, du vert vomitif au bleu ecchymose. Sur un nouveau signal du Pariconseiller, les danseurs s'immobilisèrent ; les serveurs extirpèrent leurs maîtres des baquets et les déposèrent avec délicatesse sur un épais tapis.

Bavotant et gluants, les monstres rampèrent les uns vers les autres et se placèrent selon la figure dite « chaîne du bonheur », bouche contre bourrelet de chair terminal. Après

quelques fluctuations, un cercle impeccable se forma : un énorme ouroboros monté sur des dizaines de bras ; le cercle orgiaque se mit en branle en un mouvement stroboscopique. Les Hommobjets se frottaient en riant à leurs maîtres, léchant les jointures bouche/bourrelet, par où coulait une abondante liqueur que, pour ma part, je jugeai peu appétissante. Une superbe danseuse s'installa à califourchon sur le monôme et éleva ses fesses. Un de ses compagnons fit un instant courir son sexe sur la peau des hommes-troncs, avant de l'enfoncer d'un coup de reins qui ne manquait pas d'élégance dans le pertuis de la danseuse.

Les autres Hommobjets se hissèrent sur le dos de l'animal fabuleux, bouclant bientôt une seconde chaîne du bonheur. Le manège improvisé accéléra sa rotation, et c'était un curieux spectacle que ces cavaliers roulant et saccadant sur le dos de la monstruosité circulaire. Aux rugissements des monstres, étouffés dans les profondeurs charnelles, répondaient les gémissements des humains chevauchant et se chevauchant. Je contemplais, les yeux écarquillés, cette bacchanale depuis un bon moment quand je me souvins de Ténia, endormie dans le passage.

Comme je m'apprêtais à quitter mon poste d'observation, un long frisson parcourut la chenille multibras qui s'effondra d'un coup sur le sol, tortillant sous son plaisir les cavaliers emmêlés. Des liqueurs infâmes giclèrent en tous sens, éclaboussant passablement les murs et les riches tapis qui jonchaient le sol de la pièce. Je compris soudain la fixation que ces êtres amputés portaient sur les pieds des humains : il est vrai que rien n'est plus désirable que ce qui est pour toujours inaccessible. Méditant cette singulière pensée, je revins sur mes pas.

Ténia avait disparu.

Enlevée! – Une découverte surprenante
Orgie bis – D’horribles petits nains.

Je me reprochai amèrement ma longue absence! Ténia s’était sans doute réveillée et était partie à ma recherche.

– Elle va s’égarer dans ce système d’aération; c’est un vrai labyrinthe! pensai-je, fort inquiet.

Je contemplai le pendentif.

– Ça fera toujours une monnaie d’échange si l’aventure tourne mal...

Me guidant à la lueur de la salle des orgies, je repris le chemin par lequel j’étais arrivé. Je tâtais les parois pour me guider. À un coude, ma main rencontra le vide; aucun courant d’air, cependant, ne signalait l’existence d’un passage. J’avancai le bras pour reconnaître la profondeur de la cavité et heurtai une surface lisse, qui résonna légèrement au contact de mes doigts. Une porte... Je cherchai en vain à la faire pivoter; aucune poignée, aucun ressort n’en permettait l’ouverture. Je poussai de toutes mes forces, sans résultat. Assez contrarié et passablement fatigué, je me laissai glisser au sol et m’appuyai du dos contre le panneau. Je basculai en arrière: la porte était montée sur un axe médian et l’ouverture se déclenchait par une pression sur le bas du panneau. Je me relevai et cherchai à m’orienter dans l’obscurité, aussi profonde de ce côté-ci que de l’autre. Une odeur, étrange et térébrante, venait de ma

droite – des relents de charogne. Elle me parut aussi vaguement familière.

Je m'engageai dans un boyau au sol humide ; des murs et du plafond suintait un liquide gras, dont les gouttes s'écrasaient par terre avec un bruit mou. Assez loin devant moi, j'entendis l'écho de pas précipités. Quelqu'un hurla, mais son cri se perdit sous les voûtes.

– Ténia ?! hurlai-je.

Je me mis à courir, sans prendre garde aux embûches ni aux trahisures possibles. Devant moi, le galop s'accéléra. Une autre porte claqua.

– Jules !

L'appel de Ténia mourut dans les entrailles de ce terrible labyrinthe. Au bout de quelques minutes de course dans l'obscurité, je perçus devant moi un remue-ménage singulier. L'odeur de décomposition devint prégnante. À un détour du boyau, une vive lueur. Je me dirigeai vers elle, me fondant prudemment à l'ombre de la muraille.

Comme pour les salles précédentes, une ouverture d'un mètre carré assurait l'aération d'une vaste pièce. Je glissai un œil et ne pus retenir une exclamation de surprise : j'avais sous les yeux une écurie comme jamais Caligula n'en avait rêvé pour son cheval. Si l'habitat des cavaliers, que j'avais vus se vautrer dans une luxure désordonnée, était d'une somptuosité rare, que dire de celui de leurs montures ? La salle était éclairée par des lustres de cristal, où brûlait une flamme bleutée. Une trentaine de montures poidecentauriennes étaient assemblées, vautrées sur de moelleuses litières de velours. Un cache-trou ouvragé voilait la béance à laquelle s'ajustait d'ordinaire le cône terminal du cavalier. Les montures paraissaient tenir une conversation fort animée, bien qu'aucun son ne sortît de leur sexe frontal.

Elles avaient pris soin de dégager la paire d'oculaires pendouillant de part et d'autre de leur appendice caudal et les faisaient bouger par de petites saccades pour ajuster leur champ de vision.

De temps à autre, des serveurs humains, nus et parés de bijoux extravagants, déposaient auprès de l'arrière-train des créatures des plats ciselés chargés de mets délicats, présentés avec un rare raffinement. Ils se prosternaient et, à genoux, mirampant mi-sautillant, s'approchaient de l'appendice caudal des créatures, le soulevaient et enfournaient à pleines mains la nourriture dans le derrière.

– Il doit y avoir par-là une bouche écœurante ! pensai-je.

L'odeur chevaline était suffocante, mais pas plus les créatures que les humains qui se déplaçaient entre elles n'en paraissaient incommodés. L'une des montures se leva brusquement, renversa une aiguière de métal damasquiné et deux plats de cristal, qui se brisèrent avec fracas sur le sol de marbre. Elle se précipita, nœud en avant, sur une de ses compagnes et l'embrocha sans plus de manière. Ce fut le signal général : de tous côtés, les créatures se heurtèrent, fouillant les vulves gigantesques ou absorbant les vits démesurés. Les couvre-trous avaient glissé de leur dos et quelques bestioles se calèrent le sexe dans la béance, ce qui me sembla d'une obscénité bien pire que l'accouplement dénaturé de leurs cavaliers : c'était là probablement une variante poidecentaurienne de la sodomie, car chacun s'appliquait à régaler ses partenaires de cette exécrable manière. Les femelles elles-mêmes ne dédaignaient pas coller leur vulve au trou de leurs semblables, ajoutant le vertige homosexuel à la folie générale.

Des Hommobjets apparurent, la peau huilée et la chevelure artistiquement montée en crinière. Un panache artificiel, maintenu par des lanières de soie, leur battait les fesses.

Ils plongèrent dans la mêlée, s'engouffrant indistinctement dans les vulves et les trous dorsaux, dans lesquels ils disparaissaient à mi-corps. Le sol était jonché de débris de vases et de plats ; la nourriture souillait les litières dont le brocart s'auréolait de taches moirées. Mais les montures n'en avaient cure, plongées dans le maelström sensuel qui les submergeait. Des humeurs abondantes coulaient des orifices, mais les Hommobjets, à l'encontre du service qu'ils rendaient aux cavaliers, se gardaient bien de lécher ces sécrétions, que des serviteurs attentifs recueillaient dans des coupes d'obsidienne ornées de motifs géométriques.

La bacchanale avait atteint son acmé : plus une vulve disponible, pas un trou qui ne soit obstrué de quelque effrayante façon. J'eus l'intuition que la véritable orgie se déroulait là et que celle dont j'avais suivi les péripéties dans une autre partie du bâtiment n'en avait été qu'une grotesque parodie.

Les montures se séparèrent peu à peu comme la mer quitte à regret les rochers contre lesquels elle a drossé pendant des heures de tristes épaves. Une nouvelle monture venait de pénétrer dans la pièce et se tenait immobile, indifférente au désordre qui l'entourait. Les autres créatures se prosternèrent devant elle et vinrent, à tour de rôle, flairer le nœud frontal. À la suite de ce grand seigneur pénétrèrent des gnomes repoussants, dont le visage laissait deviner un crétinisme galopant allié à une méchanceté qui ne devait avoir d'égal que leur fourberie.

Dans les bras de ces horreurs se débattait Ténia !

*Jeux de nains, jeux de vilains – Mutilations
et dilatations – Un mystérieux laboratoire
Le héros rassemble tout son courage.*

De voir son pauvre corps malmené par d'aussi horribles créatures me fit bouillir le sang. J'allais sauter dans la salle quand l'inanité d'une telle entreprise, jointe au péril que j'encourais et faisais encourir à celle que je désirais sauver, me retint.

Un des gnomes s'adressa à l'assemblée des montures, jasant dans un sabir de crécelle asthmatique. De ce que je pus retenir de ce charabia, il ressortait qu'ils avaient tenté de faire avouer à Ténia où elle avait caché la clé du pouvoir et où je me cachais moi-même. Un affreux petit nain, tout au long de ce discours borborygmique, palpait sans douceur les splendides rotondités de la jeune fille. Il était nu; le sexe du malappris se roidit tandis que ses mains s'exerçaient maladroitement à l'apprentissage de la volupté. Le grand seigneur hocha son nœud capital en signe d'impatience. Un gnome s'approcha et agita un pendentif au cou du personnage. C'était un double de la clé du pouvoir, d'une facture plus raffinée; le métal m'en parut précieux.

L'assemblée courba la tête et ploya les membres antérieurs. Sans un regard, le personnage altier quitta la pièce, suivi des gnomes entraînant mon infortunée compagne d'évasion.

J'abandonnai aussitôt mon poste d'observation et me glissai dans le conduit d'aération, suivant approximativement la direction des peu ravissants ravisseurs. Je butai rapidement contre un embranchement. De l'air arrivait de la droite; je pris cette direction.

– Jules! Jules!

C'était la voix de Ténia. Je courus, sans prendre garde à mes pas qui résonnaient dans le tunnel. Je parvins à une ouverture semblable à toutes celles qui ventilaient les pièces d'Hippopolis (à l'énorme distance que j'avais parcourue depuis mon entrée dans le souterrain, j'étais assuré d'avoir quitté depuis longtemps la demeure du Pariconseiller).

Cette nouvelle salle était immense. Un bourdonnement continu et une lumière bleutée sillonnée d'éclairs provenaient d'une prodigieuse machine que je vais tenter de décrire: elle ressemblait à une chaîne de production industrielle, mais les éléments qui s'y mouvaient lentement, dans un silence de cauchemar, étaient fort éloignés des pièces à assembler de nos modernes manufactures. C'étaient des troncs humains, surmontés d'un visage convulsé par la souffrance. En début de chaîne, une scie à ruban tournait à folle allure. Les suppliciés étaient liés sur le tapis roulant de sorte qu'il leur était impossible d'esquisser le moindre mouvement. La scie pénétrait dans la chair des cuisses sans autre bruit que le bourdonnement régulier. Les membres sectionnés retombaient lourdement dans des chariots d'évacuation et le corps mutilé continuait son implacable progression vers le prochain poste de travail, où une gelée rosâtre venait recouvrir la plaie, qui cicatrisait aussitôt. Plus loin, un mécanisme automatique assurait un bandage des moignons. Autour de cette machine s'affairaient une dizaine de nains, en blouse blanche, dont la principale occupation consistait à décharger les chariots des membres

sectionnés, qu'ils enveloppaient avec précaution de bandes de tissu, et de remplir le réservoir à gelée cicatrisante.

Une seconde machine, plus éloignée, ressemblait à une couveuse: une trentaine d'hommes-troncs gisaient sous le couvercle de verre, reposant sur une couche matelassée. La partie mutilée était débarrassée de ses bandages et un groupe de gnomes la badigeonnait d'une crème épaisse – sans oublier les parties sexuelles de leurs victimes – avec rapidité et précision. Je reconnus dans cette substance la semence des montures que les serviteurs avaient soigneusement raclée lors de la récente orgie.

Ô prodige! À peine la pommade était-elle appliquée que le sexe des malheureux – hommes et femmes – commençait à se ratatiner jusqu'à disparaître totalement; de même, les chairs sectionnées se rétractaient en ce cône bourrelé qui s'ajustait si parfaitement à l'orifice des montures. Je ne pus douter un instant de l'horrible métamorphose: je venais d'assister à la naissance d'un nouveau contingent de cavaliers poidecentauriens.

– Ainsi, murmurai-je pour moi-même, les maîtres orgueilleux de cette étrange planète ne sont que les esclaves dociles de leurs montures, aussi éloignés des humains qu'ils étaient qu'incapables de s'identifier à la race qui les domine.

La dialectique du Maître et de l'Esclave, chère à G.W.F. Hegel trouvait là une frappante illustration: que pouvaient les montures, muettes et dépourvues de mains, sans les cavaliers pour les diriger et façonner leur monde? Qu'étaient ces derniers hors du trou qui les liait à leurs maîtres, sinon des monstres barbotant dans les baquets de gelée et parodiant un pouvoir dont les *longes* étaient tirées dans les écuries dorées de leurs palais?

J'avais la preuve que l'être humain subissait en ce lieu un triple asservissement: Viandéphèbe, Hommobjet et Cavalier

formaient les trois facettes d'un unique miroir où aucun ne désirait se reconnaître pour ce qu'il était réellement : un homme diminué et enchaîné. Le Pariconseiller avait eu mille fois raison de me craindre : j'aurais tôt ou tard découvert ce secret, dont la révélation aux Hommobjets et surtout aux Viandéphèbes pouvait avoir des conséquences redoutables pour le fragile équilibre social de ce monde pervers.

Dans les couveuses, les suppliciés avaient cessé de se plaindre. Leurs traits n'étaient plus des grimaces et les convulsions ne secouaient plus les troncs amputés. Une semence couleur d'eau morte suintait du cône de chairs atrophiées ; les nains s'y précipitèrent et la lapèrent à grands claquements de langue. L'ensemble de ces opérations ne durait guère plus de cinq minutes, du cisaillement des jambes à la naissance du cavalier : les montures poidecentauriennes possédaient de toute évidence des connaissances étendues en biologie cellulaire. Je me refusai cependant à croire que les nains difformes provinssent de la même souche humaine que les autres infortunées créatures de cette planète.

Une porte, ouverte avec fracas, interrompit le cours lugubre de mes pensées. La troupe de nains qui portait Ténia pénétra dans le laboratoire. Ma belle amie se tordait entre leurs bras malpropres comme le serpent de feu dans le brasier mythologique. Les gnomes l'avaient lavée et elle paraissait plus nue encore de l'éclat merveilleux de sa beauté. J'eus honte de la saleté qui me recouvrait.

– Jules ! Jules !

Elle criait mon nom entre ses sanglots, et les caresses brutales des gnomes lui arrachaient des hurlements de rage. Tandis que ses compagnons maintenaient fermement Ténia, un nain grimpa sur elle et, après avoir léché sa vulve – y laissant une bave abondante –, y enfonça toute la longueur d'un sexe

nouveaux, qui me parut, de l'endroit où j'observais cette scène affligeante, d'une propreté douteuse. L'ignoble monstre patinaït les seins de ma belle amie, crachait sur eux, y enfouissait ses yeux, son nez et ses lèvres pustuleuses. Que n'aurais-je donné pour être à sa place et serrer tendrement ce corps parfait, qu'habitait finalement une âme de bonne qualité ! Une fois encore, j'eus honte, mais de ma couardise – que j'appelais prudence quand il eût fallu un Cranach pour sortir le glaive de Judith du poitrail poisseux d'Holopherne.

La scène qui meurtrissait mon cœur et mon orgueil fut heureusement assez brève. Le nain se retira, exhiba son vit gonflé de semence qu'il promena sous le nez de ses acolytes pour leur en faire respirer les effluves roboratifs. Plusieurs y portèrent la langue, appréciant la qualité du suint par de petites succions répétées. Enfin, le nain se mit debout sur le ventre de Ténia, dont il piétina le nombril avec méchanceté ; puis, tel Onan, il pétrit son membre avec vigueur. Une purée glauque, d'une abondance extrême, jaillit de l'instrument et arrosa copieusement les complices du profanateur.

C'en était trop ! Et pas assez, cependant, pour que je m'élance avec témérité dans une arène ressemblant désagréablement à un tombeau. Mon cerveau s'échauffait à fabriquer des plans quand mes membres demeuraient raides et sans efficacité pour les appliquer.

– Pourquoi suis-je monté à l'envers ? me mis-je à geindre à l'encontre d'un hypothétique Créateur qui ne pouvait, certes, guère m'entendre d'une planète ne relevant pas de sa juridiction.

Les tortionnaires, ignorants de mes états d'âme surchauffés et de mes strates inférieures trop froides, avaient ligoté Ténia sur la chaîne : ils allaient la transformer en cavalière ! Vision insoutenable ! qui me souleva le cœur et me donna des

ailles. Comme tous les faibles, j'ai le courage du désespoir. Je sautai, au risque de me rompre, brisant sur mon passage des éprouvettes contenant des bébés-montures barbotant dans un liquide jaune pisse. Je me rétablis sans dommage sur une estrade, qui se renversa sous le choc.

Les nains, de surprise, avaient laissé choir Ténia, dont les nœuds, mal serrés, se relâchèrent à ses gesticulations véhémentes.

– Jules ! Jules ! s'exaltait la tendre enfant.

Elle assomma deux nains avec une jambe fraîchement sectionnée, puis la lança sur un autre qui venait au secours de ses congénères.

– Courage, Ténia ! criai-je, tout en donnant de bons coups de genoux dans le ventre d'un gnome téméraire.

Je saisis un bocal et le balançai à la tête d'un assaillant puis, avisant une barre de fer, la ramassai et, après quelques moulins, la projetai adroitement dans les rouages de la machine infernale. L'instrument tressauta et s'y cassa les dents. Ténia se libéra des derniers nœuds à quelques centimètres de la scie circulaire : j'avais arrêté in extremis l'infernal coupe-cigare.

Bousculant les nains, je saisis la main de Ténia ; nous nous élançâmes vers la porte. J'eus le temps, avant que les nains ne se ressaisissent, de les enfermer dans le laboratoire.

*Salle de projection clandestine – Tribadisme,
urolagnie et podophilie
Du rôle des larmes
dans la croissance des émotions.*

Nous courûmes, à en perdre le souffle, le long d'un couloir éclairé par des globes flottants. Nous n'accordâmes qu'un faible intérêt à cette merveille technologique, la maudissant intérieurement de nous révéler aussi nettement à d'éventuels poursuivants.

– Jules ! Jules ! chuchota Ténia.

Sa main serrait la mienne, comme un presse-orange le ferait d'un agrume bien juteux. À la manière dont elle lécha ensuite mes doigts, je ne pus douter de la douceur de ses sentiments ni de la sincérité de son attachement.

Une porte s'ouvrit brusquement sur notre droite et un énorme vit se dressa dans l'entrebâillement. Je balançai mon poing et Ténia y planta ses dents. La monture, sous la douleur, qui devait être très forte, s'évanouit ; nous la tirâmes en arrière et refermâmes la porte sur nous. Avec des longues pendues au mur, je saucissonnai notre victime shibaristiquement. La pièce où nous venions de pénétrer par surprise et aussi, il faut bien le reconnaître, par effraction, de faible dimension, ne contenait qu'une console, munie de manettes adaptées aux membres antérieurs des montures poidecentauriennes.

Trois écrans surmontaient la console, assez proches des tubes cathodiques des téléviseurs terrestres. Les deux premiers étaient sombres. Sur le troisième se déroulait une scène d'une haute teneur en pornographie locale. Trois femmes, de la classe des Hommobjets, se tortillaient sur une couche de velours rouge ; elles se caressaient et se langotaient de la plus exquise manière. L'une maniait avec adresse et volupté le sein d'une de ses compagnes, caressant la base du globe, irriguant la peau de petits frissons passagers, puis remontant le réseau de ses doigts vers la pointe gonflée. Se penchant gracieusement – dévoilant dans le mouvement un cul splendide dont elle ne chercha pas à cacher la sombre intimité –, la tribade posa ses lèvres charnues contre le bouton turgide et le frôla de la sorte pendant quelques instants. Puis elle aspira le tout, pompant l'invisible lait tandis que ses mains s'égarèrent sur les chairs limitrophes en une valse affolante. L'autre femme n'était pas restée inactive et, ployant le cou, elle s'abreuvait à la source des délices antérieures et postérieures de la belle laitière, tandis qu'un de ses doigts fouillait doucement l'anus de la lécheuse, afin de boucler le cercle des harmonies, ainsi que le recommande *le Manuel secret des confesseurs* de Mgr Bouvier.

La figure se brouilla, puis la caméra se porta sur un groupe s'activant au centre d'un décor étonnant : une sorte de piscine de marbre. Des jeunes filles, accroupies, ouvraient leurs cuisses de façon que la caméra pût fouiller sans obstacle leur tendre intimité. Comme à un signal mystérieux, elles pissèrent à l'unisson ; l'œil artificiel effectua une plongée et filma en gros plan l'orifice d'où jaillissait le liquide. Un détail m'intrigua : les jeunes filles paraissaient prendre un malin plaisir à s'inonder réciproquement les jambes ; je me souvins alors de la curieuse perversion des cavaliers, focalisée sur les membres

inférieurs. Ayant achevé leur miction, les dames s'emmêlèrent en un grouillant tas et les petites langues léchèrent en tous sens ces chairs rosées et appétissantes.

Était-ce la présence ardente de Ténia à mes côtés ou la qualité remarquable des images ? Mon sexe gonfla comme une baudruche récidiviste et ma compagne y porta précipitamment la main afin d'empêcher tout envol malencontreux. Elle se tourna vers moi, sourit et pleura tout à la fois :

– Larmes, c'est bon ! m'assura-t-elle.

Je ne me sentais pas le courage de lui expliquer que, sur Terre, on les réserve d'ordinaire aux manifestations de tristesse ou de rigolade intenses, mais rarement aux épanchements amoureux. Je me pinçai durement la fesse et extirpai de la sorte quelques gouttes à mes conduits lacrymaux.

– Larmes excellentes ! approuvai-je.

Je me jetai sur Ténia et dévorai sa bouche d'ardents baisers. Entre nos deux peaux nues, il n'y avait que l'épaisseur de crasse qui recouvrait la mienne, ce qui ne semblait guère incommoder ma primitive amie. Sa langue me rendit salive pour salive, petits vers pour petits vers. Son ventre heurta le mien. Tenant toujours l'Exultant dans sa main, Ténia en approcha l'extrémité des lèvres gonflées de sa petite fente. Je poussai comme un démon aux portes du Paradis.

*Sémiologie et cybernétique – Le Grand
Poulain, Gaël Ribarbess – Un marché
alléchant – Sortie dans Hippopolis au petit
jour – La révolte gronde.*

Depuis quelque temps déjà, notre prisonnier s'était réveillé. Il cherchait à se libérer de ses liens, grâce à la force prodigieuse de ses membres antérieurs, sans autre résultat que de resserrer plus étroitement le réseau qui l'entravait. Il s'agissait du grand seigneur, porteur du double de la clé du pouvoir.

– Ténia ! dis-je, surexcité. Nous tenons là un otage de premier choix.

– Peut-être, rétorqua ma compagne, qui ignorait probablement le rang important du personnage, mais ce n'est pas un otage velouté.

Elle me montrait les cabrioles insensées de la monture, qui s'agitait d'autant plus qu'elle comprenait l'inanité de ses efforts libérateurs.

– Si seulement il pouvait parler, soupirai-je.

À cet instant, le prisonnier cessa de gesticuler et pointa son vit capital vers les écrans.

– Tu veux qu'on te passe une autre cassette porno, vieux dégoûtant ? rigolai-je.

La bestiole agita énergiquement le nœud en signe de dénégation. J'aperçus alors, sur la console, un clavier aux touches

larges et le désignai à la créature : elle hocha la tête affirmativement.

– Il veut appeler ses congénères, dit Ténia, méfiante.

– C'est un risque à courir ; mais c'est le seul moyen que nous ayons d'entrer en contact avec lui.

Je me tournai vers la monture.

– Si tu appelles tes gardes, je te tue !

Une fois encore, la créature fit non de la tête. Je libérai ses membres antérieurs, mais de telle façon que je pouvais, en tirant sur la longe, bloquer instantanément ses mouvements.

Le Poidecentaure se traîna jusqu'à la console et pianota avec une agilité déconcertante sur les touches. Une voix synthétique, aux intonations graves et métalliques, envahit la petite pièce.

– Je m'appelle Gaël Ribarbess et suis le Grand Poulain des Poidecentaures. Je ne ferai pas appel aux Zoutsaideurs si vous restituez la clé du pouvoir à cet imbécile de Grand Jockey – qui n'est qu'un petit cornac – et vous permettrai de quitter Hippopolis.

La proposition était séduisante mais pouvait cacher des fourberies inattendues.

– Quelle garantie nous donnez-vous que vous ne chercherez pas à nous nuire, dès que nous aurons restitué votre babiole ?

– Je vous confierai le sceau de l'illustre fondateur de notre dynastie : VI-Son de Choual. Personne n'osera vous toucher si vous le portez en évidence : c'est une relique sacrée et les imbéciles s'imaginent toujours que ce qui est sacré est nécessairement d'essence divine.

Il me montra un pendentif accroché au mur. Le portrait central était tout à fait reconnaissable : un célèbre académicien et diplomate français de la première moitié du ^{xx}e siècle,

dont je tairai le nom par décence – le caractère ithyphallique et la position très nettement obscène des bras du personnage ne pouvant que ternir la réputation de crapaud de bénitier et d'araignée de couvent qui fut la sienne durant sa morne existence.

Retenant une interjection exclamative, je me saisis du gri-gri censé nous rendre aussi intouchable qu'une garnison de chasseurs français. Je m'interrogeai quelques instants sur la Destinée et ses paradoxes qui font d'un homme confit dans le lard eucharistique sur un monde un satyre égrillard sur un autre.

– Si nous avons tous notre double, murmurai-je pour moi-même, je serais curieux de rencontrer le mien !

Puis, à voix haute :

– Je veux bien croire en l'efficacité de votre amulette ; cependant, je vous serai reconnaissant de bien vouloir nous accompagner jusqu'aux portes de la ville : au moindre geste douteux, je vous serre le kiki.

Kiki devait être un mot particulièrement obscène en langage poidecentaurien ; la créature recula et s'ébroua, comme pour se débarrasser des sonorités déplaisantes qui avaient froissé ses invisibles trompes d'Eustache.

– Très bien, je vous suivrai, dit la voix métallique du synthétiseur.

Ce n'est pas sans crainte que nous progressions le long des avenues d'Hippopolis, tenant par les rênes l'orgueilleux maître de la Cité. Une foule de Poidecentaures nous accompagnait, certains menaçants, d'autres en simples badauds. Les Hommobjets et les serviteurs muets nous lançaient des regards dénués de toute aménité.

– Il ne faudra guère compter sur ceux-là pour améliorer le sort de l'Humanité sur Baratin, chuchotai-je à Ténia.

Comme nous longions l'étable à Viandéphèbes où j'avais fait mes difficiles débuts de rôti pensant, une porte s'ouvrit dans la muraille sombre, celle-là même par laquelle j'étais entré dans l'antichambre de l'Enfer. Une trentaine de Viandéphèbes, dodus à souhait, sortirent, tête basse et traînant leur gras-double, harcelés par des gardes poidecentauriens qui les piquaient sans ménagement à l'aide de crocs de boucher.

Pris d'une soudaine inspiration, je me plantai devant Gaël Ribarbess et lui dis, énergiquement :

– Libérez tous les Viandéphèbes, les Hommobjets et les Muets ; rendez-leur leur dignité d'être humain et cessez de mutiler les cavaliers pour les tromper sur leur vraie nature et vous leurrer vous-même sur votre condition, nécessairement inférieure à la leur...

C'était une revendication aussi déraisonnable qu'inutile : essayez de dire à un cheval qui chevauche son cavalier que le bon sens voudrait que ce fût l'inverse. Un rire homérique – que je jugeai fort blessant pour ma personne – fut la seule réponse à cette requête généreuse. Mon sang ne fit qu'un tour. Tirant Gaël Ribarbess par sa longe et tenant de l'autre main la mimine adorée de Ténia, je me ruai vers l'enclos des Viandéphèbes et, avant qu'aucun garde ait eu le temps d'intervenir, je m'y enfermai avec mon otage et ma compagne.

– Qu'allons-nous faire, maintenant ?

Haletant, je regardai Ténia, cherchant dans le pur ovale de son visage une solution à l'énigme de notre futur immédiat.

– Essayons de convaincre les Viandéphèbes de se révolter : ils n'ont rien à perdre que leur gêne et ont un monde à glaner.

J'avais le sentiment très net de paraphraser une citation célèbre, mais nous n'étions pas là pour faire de l'hagiographie

appliquée sous la houlette bienveillante d'un professeur Althusser-Arien. Le Grand Poulain manifestait son désaccord par des ruades aussi vaines que douloureuses. Derrière la porte, la clameur de la foule accompagnait les coups de bélier destinés, tôt ou tard, à l'enfoncer.

– Il faut gagner du temps, dis-je à Ténia. Le Grand Jockey doit faire son apparition publique dans quelques heures, à l'anthropippodrome des Pantins; s'il monte à la tribune sans la clé du pouvoir, ça va barder pour lui et ses moignons!

*Sanglant présage – Premier meurtre – Le héros
déchaîne les passions – Du bon usage
des citations – Chant révolutionnaire
Un programme alimentaire.*

Le soleil levant baignait la cour de la viandephèberie d'une teinte sanglante de mauvais augure. Tirant à notre suite le Grand Poulain réticent, nous courûmes vers l'étable, dont j'enfonçai la porte d'un coup de pied ravageur.

– Debout là-dedans ! criai-je.

Les Viandéphèbes remuèrent leur grouillante inertie, rampant les uns sur les autres dans un bruit de graisses froissées. Selon leur répugnante habitude, les femelles s'enfonçaient des doigts matinaux dans des orifices vespéraux, et se les suçaient mutuellement en grognant.

– Je suis inquiète, me dit Ténia : vont-ils comprendre ce que l'on attend d'eux ?

– Aie confiance !

Je lui souris, mais, intérieurement, je n'étais guère assuré de la réussite de notre plan. À cet instant, la porte s'ouvrit avec fracas et un garde galopant nous fonça dessus. J'évitai à temps la lance qu'il pointait vers ma poitrine ; le croc de boucher cogna contre le rebord métallique d'une mangeoire et la créature, déséquilibrée, s'effondra sur le sol. Je lui arrachai des mains l'arme qui avait failli m'embrocher comme un vul-

gaire Viandéphèbe et, la retournant contre mon agresseur, la lui enfonçai en tire-bouchonnant dans le gras du bide. Le garde couina, puis ses entrailles se répandirent sur le sol, puant vachement. Extirpant le cavalier de la bête morte, je le précipitai dans la mangeoire, appelant les Viandéphèbes à la curée.

– *The proof of the pudding is in the eating!* hurlai-je.

Ils parurent comprendre cette sentence admirable et se précipitèrent sur le malheureux, qui fut dépecé et dévoré en un clin d'œil, ainsi que sa monture. Nous aurions probablement subi le même sort, si je n'avais étayé fermement mes arguments avec la lance du vaincu. Peu à peu, les ardeurs canibales des Viandéphèbes se calmèrent, et un chant guerrier s'éleva de leurs rangs. Quelques strophes me sont encore présentes à l'esprit, tant elles ressemblaient à un hymne national d'une peuplade terrestre :

Allons enfants de la Boucherie

Le tour de table

Est achevé

Mâchons, mâchons...

Qu'un sang pur jus

Inonde nos bouillons!

La leçon avait porté!

Un groupe de gardes, sans doute inquiets de ne pas voir revenir leur compagnon, fit irruption dans l'étable. Ils se figèrent comme une gelée synthétique sur un bourguignon douteux, les yeux exorbités devant cette mer humaine qui ne rêvait que de les ensevelir en ses profondeurs digestives. Ils furent promptement désarmés et mangés.

– Allons dans les autres étables ! rugit un rude gaillard ventripotent et ventriloque.

La mer humaine nous entraîna et je dus m'agripper fermement à la longe de Gaël Ribarbess pour ne pas le perdre dans la mêlée. Ténia avait été engloutie et je voyais parfois son visage adorable surnager au milieu de trognes hirsutes comme un phare d'amour dans une tempête de bestialité.

Quelqu'un, à côté de moi, chanta avec à-propos :

*Ils viennent jusque dans nos murs
Écorcher nos vilaines compagnes...*

Nous atteignîmes la seconde étable en moins d'une minute ; la foule ne fit qu'une bouchée des Poidecentaures qui en gardaient l'entrée. Je conserve des instants qui suivirent le souvenir d'un cauchemar roulant, me ballottant sur ses vagues de sang ; j'avais ôté la bonde : aux Poidecentaures de boire le vin amer qui avait fermenté si longtemps dans les fûts exécrationnels de leurs porcheries humaines.

Bientôt, de la vingtaine d'étables que renfermait l'enceinte s'écoula un flot de graisse hérissé de dents et de griffes.

Dans la tourmente, je finis par retrouver Ténia ; ses yeux flambaient d'excitation et ses ongles étaient maculés de sang.

– Il faut tous les achever ! gronda-t-elle, et instaurer un régime viandéphébien.

***Boucherie dans la boucherie – À l’assaut
d’Hippopolis ! – Les deux armées se rencontrent
Petite et grande morts – Nouveau départ.***

La marée saignante se tourna vers les ateliers d’équarrissage. Une petite garnison poidecentaurienne essaya vaillamment d’en défendre l’accès : elle fut balayée comme fêtu de paille. Toujours porté par les flots, serrant étroitement la main de Ténia – autant pour ne pas la perdre que pour la préserver du délire cannibalesque où se vaudraient ses compagnons de geôle –, je débouchai sur le seuil des vastes ateliers.

Spéctacle ignoble autant que fascinant ! Sur les étales, marbrés de coulées brunâtres, des carcasses humaines et d’effrayants amas de chairs mortes : on eût dit un tableau de Grünewald, ou *l’Enfer* de Thierry Bouts, et notre horde hurlante figurait *le Dernier Élan*, peint par Alberto Martini. De telles réminiscences artistiques paraîtront incongrues aux lecteurs, mais ces évocations créaient la distanciation nécessaire pour supporter ce charnier aseptisé. La foule grondante et déjà enivrée de sang ne respecta pas même la dépouille des défunts ; sa folie alimentaire et son appétit grandissant l’entraînèrent à des excès regrettables.

– Fuyons ! murmurai-je à Ténia.

Oui ! je voulais quitter ce lieu, quitter Hippopolis, fuir Baratin et ses monstres pseudo-humains. J’aspirais en cet instant,

alors que le corps de Ténia était une conque tiède contre le mien, à retrouver les bras grâciles et les caresses délicates d'Anne de Lornay: mon amour pour elle avait été le moteur de ce prodigieux transport galactique; ne pouvait-il me procurer l'élan nécessaire à mon retour sur Terre?

Un pan de mur s'écroula et la foule insurgée se répandit dans Hippopolis, porteuse du flambeau rutilant de la révolte.

– Le Grand Poulain! s'exclama Ténia.

Je la regardai sans comprendre, encore hébété de bruits et de carnage. Puis l'existence de Gaël Ribarbess, notre otage, se rappela à moi par la longe que je tenais entre mes doigts crispés; piètre otage, en vérité que ce mètre de cuir rongé et cisailé à coups de dents, que je traînais au côté sans m'en apercevoir... depuis quand? Je cherchai dans le bouillonnement la silhouette repérable de Gaël Ribarbess.

– Il a été mangé! ricana Ténia.

Si c'était vrai, la foule révoltée venait de commettre sa première erreur: on ne mange pas un despote, on le juge publiquement et on le fusille au vu de tous, pour effrayer et paralyser d'éventuels postulants. Sa digestion anonyme n'était d'aucune utilité pour la révolution des Viandéphèbes: elle ne signalait que son faible niveau d'organisation et les vues limitées du mouvement. Un tel manque de perspectives, quand l'élan était si magnifique, me fit douter de l'issue: une fois l'effet de surprise passé, les troupes poidecentauriennes parviendraient aisément à mater la rébellion.

Nous venions à notre tour de franchir la muraille d'enceinte écroulée, débouchant sur une vaste avenue dont les arbres gisaient, abattus, sur le sol, quand à la clameur des insurgés répondit le cliquetis d'armes d'une troupe nombreuse et ordonnée: l'armée poidecentaurienne marchait à notre rencontre! La perspective du combat, loin d'émousser l'ardeur de

la foule, renforça sa combativité : la clameur s'enfla et le piétinement des pas s'accéléra, pouls géant de ce corps démesuré.

– Ténia, fuyons pendant qu'il en est encore temps ! Je t'en conjure !

Mais ma douce compagne, portée par la vague, ne semblait pas consciente de l'écueil qui la menaçait ; ses yeux me fixaient, insensibles à mes supplications, braises ardentes dans l'incendie social dont j'avais fourni l'étincelle. Soudain, sur notre droite, une troupe de Poidecentaures assaillit le flanc de la foule, la cisaillant à grands coups de crocs et de lames. Le massacre était une blessure profonde, mais la masse protoplasmique, inépuisable, comblait les vides et aspirait en son vortex les insectes qui lui agaçaient la peau. C'était là spectacle prodigieux : un corps d'armée bien équipé, composé de soldats aguerris et entraînés, s'évanouissant comme du saindoux dans la masse grumeleuse des Viandéphèbes ; le seul vestige de leur passage fut une tête – dont les dents aiguës grinçaient encore les unes contre les autres – qui vint rouler à nos pieds : le reste avait littéralement disparu !

Le premier choc frontal fit osciller la foule ; nous fûmes renversés, au grand péril d'être piétinés. Je reçus sur moi le corps voluptueux de Ténia que vinrent couvrir deux ou trois matrones, Euménides, Furies ou Gorgones, au choix du lecteur. La position allongée où nous avaient jetés le flux et le reflux de l'insurrection excita leur esprit de débauche et, ayant tâté les charmes déliés de Ténia, elles entreprirent de les palper sans manière et sans artifice. L'une de ces pouffiasses enfouit son groin maculé de chair et de terre entre les cuisses de ma douce compagne, cherchant sa vulve en couinant abominablement. Une autre s'était accroupie au-dessus de son visage et présentait à la bouche de ma délicieuse amie un orifice sans nom et sans fond. Pour ne pas périr étouffée, Ténia y enfonça

la langue. Ma position ne me permettait aucun mouvement ; je n'étais que le spectateur horrifié de ces débauches matinales et, à ma grande honte, je dois avouer que la pression du corps de Ténia sur le mien échauffait mes sens d'autant que l'impromptu malaxage des matrones imprimait au fessier calé contre mon ventre un mouvement de va-et-vient propre à dresser ce que le poids qui m'écrasait contraignait à l'horizontalité.

Ténia ne paraissait guère incommodée par le contact glaireux de nos compagnes d'infortune : elle haletait et poussait son ventre contre la langue qui la ramonait, pompant avec ardeur ce qui suintait de l'orifice accolé à sa bouche et qui, par intermittence, m'éclaboussait le visage d'effluves corrodants.

Aveugle à ce qui nous entourait, je n'étais cependant pas sourd : la clameur du combat me parut plus proche : les troupes poidecentauriennes étaient entrées dans le lard de la foule comme dans une motte de margarine avariée. Cette certitude du massacre imminent et inéluctable, loin de rafraîchir mes sens de l'ombre glacée de la mort, les surchauffa à la proximité de l'Enfer. À cet instant, j'eusse perforé de mon sexe tout orifice approprié, si puant et maculé d'abomination qu'il fût ; un dérangement dans la figure licencieuse dont je n'étais jusqu'alors qu'un piètre acolyte me permit de prendre une part plus active à la petite mort locale, avant d'être définitivement absorbé par la grande, générale.

Une jeune Viandéphèbe venait de s'écrouler sur nous et son fessier chut à proximité de ma bouche. En me tortillant comme un possédé, je parvins à accoler mes lèvres à son entrecuisse, que sa position involontaire maintenait très ouvert. À ma grande surprise, l'endroit était d'une grande propreté et les sécrétions que ma langue y cueillit d'un goût exquis et d'un parfum aussi subtil que la cyprine des hétaires de la Grèce antique, dont Lucien nous vante les vertus dans

son *Dialogue des courtisanes*. La belle se cabra sous la caresse, mais c'était pour mieux s'y livrer, offrant tour à tour à mes coups de langue sa fente bouillonnante et son anus dilaté. En même temps, par quel miracle ? mon sexe parvint à vaincre les pesanteurs qui l'enchaînaient : il se ficha avec force dans le sexe de Ténia, glissant avec à-propos sur la langue de la matrone gamahucheuse.

– Jules ! Jules ! gémit ma tendre compagne, reconnaissante.

L'ardeur du combat, qui nous encerclait de ses rayons mortels, à chaque saccade de mon organe un peu plus proche – comme si ma destinée amoureuse commandait l'avance du charnier, la futution rythmant la sanglante répression –, échauffait d'instant en instant mon délire sexuel : j'avais enfoui ma bouche et mâchais les chairs juteuses ; mon sexe trépanait l'ardente Ténia ; il me fallait encore fouiller des doigts, pétrir, étreindre, malaxer. Des corps s'effondraient, aussitôt palpés, caressés. Un moment, je me saisis d'une verge, que je triturai avec l'aisance d'une crêpière maniant sa poêle ; il me fallut un instant pour comprendre que la raideur de l'engin, que j'avais attribuée à ma science des caresses, était due à celle, définitive, du sujet. Qu'importe ! La mort approchait, fauchant les blés maussades de cette triste planète et je savais qu'elle ne distinguerait pas, le moment venu, mon bel épi terrestre de l'ivraie galactique.

– Damné pour damné, me dis-je, jouissons une dernière fois !

J'enfonçai simultanément deux doigts dans un derrière écroulé à portée de main. C'était, à la vérité, une bien curieuse sensation de ramoner ces orifices multiples, d'en fouiller eschatologiquement les fins dernières. Ma bouche s'était enva-sée, mon sexe enlisé dans la félicité, mes deux mains enfouies jusqu'à la garde dans des fessiers gélatineux.

– Je m'englue dans l'Éternité et pénètre dans le néant par la porte inféconde...

Le bruit des faux et des crocs emplit mes oreilles à l'instant où le flot de la semence envahissait les conduits spermatiques. Au-dessus de moi, la gracieuse créature s'effondra et, dans ma bouche, du sang se mêla à la cyprine.

– Je paaars ! gueulai-je.

16

*Tentative d'évasion – Un retour imprévu –
Nouvelle menace – Le héros fait de louables
efforts – Cavalcade et vague à l'âme
La médaille miraculeuse
Une formule rituelle.*

Durant ce deuxième voyage dans les sphères célestes, je ne perdis nullement connaissance et conservai toute ma lucidité. Quelle ne fut pas ma joie de constater que la force mystérieuse qui m'avait arraché au sol funeste de Baratin en avait également soustrait la belle Ténia, mon ardente amoureuse, en compagnie de qui je dérivais dans les limbes intergalactiques.

– Ténia ! criai-je, empli de joie.

Mais aucun son ne franchit la barrière de mes dents, alors qu'autour de nous les nébuleuses tranchaient l'éther à des vitesses supraluminiques. Nous planions dans un silence grandiose, la main dans la main et le sexe dans le sexe, figés au sein des pulsions cosmiques. Peu à peu, une boule se forma au firmament, roulant ses masses gazeuses, prodigieux éclaboussement de chaleur et de lumière. Nous traversâmes ce feu essentiel sans ressentir la morsure de sa fusion et continuâmes notre dérive vers une sphère plus petite, que deux sphères jumelles, minuscules, accompagnaient dans sa rotation éternelle.

– Ce n'est pas la Terre ! pensai-je avec amertume, et cet astre incandescent n'est pas le Soleil.

Nous gisions depuis quelques heures (ou quelques siècles) sur le sable, toujours immobiles, et ce sable était rouge ; rouge aussi la mer qui se perdait sans horizon dans un ciel sans dimension.

– Ténia ! prête-moi tes larmes, murmurai-je.

Baratin ! nous étions retombés sur Baratin comme un boulet, lancé au zénith, revient nécessairement fracasser la tête du canonnier. Peu à peu, le sang se réchauffa dans nos membres, nos mains et nos pieds se délièrent de leurs entraves invisibles, mais nous demeurions prostrés, sans désir ni volonté.

Je me tournai vers Ténia et vis qu'elle pleurait.

– Larmes mauvaises ! sanglotait la jeune fille, ses épaules secouées par la tristesse.

Les vagues montaient jusqu'à nous et les larmes de Ténia allaient se perdre dans la mer, ultime dérision d'une Nature hostile.

Une cavalcade, soudain, rompit le silence maussade.

– Les Poidecentaures ! s'épouvanta ma compagne.

Je me détournai vivement : au loin (ou tout près ?), une troupe de cavaliers soulevait la sanglante écume.

– Ils viennent vers nous, dis-je doucement à Ténia. Ne cherchons pas à fuir.

Je l'attirai à moi, espérant par la douceur d'une dernière étreinte rompre l'enchantement : la force qui nous avait arrachés à la folie meurtrière des Poidecentaures allait-elle à nouveau se saisir de nous et inlassablement nous recracher, modernes Sisyphe, sur le sol maudit de Baratin ?

Ténia entreprit, avec une conviction digne d'éloges, de raffermir ce que la chute avait amolli. Sa langue, souple et légère-

ment râpeuse, tournait sans cesse et sans cesse baratait mon vit, essayant de durcir cette trop inconsistante mayonnaise.

– Vite ! haletai-je. Ils approchent.

Abandonnant sa position, ma douce amie s'accroupit et, ayant enfoui à grands renforts de doigts le limaçon dans sa fente, se mit à en éduquer la reptation par de lents et savants mouvements de croupe. Peine perdue ! Le mollusque refusait de sortir de sa coquille.

Le galop sonnait dans les vagues.

Ténia pissa sur mon ventre, cherchant par cet artifice intellectuel à raviver la morte pulsion des chairs. Le liquide tiède coula de mon corps à la mer et s'y perdit en ruisseaux orangés, sans profit pour personne.

– Trop tard ! murmurai-je, dépité.

J'avais l'impression de jouer le rôle d'un de ces héros de film d'aventures qui, pour échapper à ses poursuivants, s'acharne à faire démarrer la voiture dans laquelle il est monté. Et le spectateur trépigne, car la caméra lui montre les grimaces des méchants, toujours plus près, toujours plus près... J'avais hélas ! la certitude que, pour une fois, le moteur ne démarrait pas in extremis et que le héros connaîtrait la fin du scénario futile de son existence. J'avais fermé les yeux, préférant ne pas voir la mort dont j'entendais de plus en plus distinctement les hennissements de plaisir.

– Jules ! Jules ! Regarde ! Ce ne sont pas des Poidecentaures.

Ténia s'était levée et, Aphrodite anadyomène, attendait, les pieds campés dans les vagues, l'hommage de ses fidèles accourus pour l'adorer. Je me redressai et regardai avec étonnement la petite troupe, arrêtée à quelques mètres de nous. C'étaient des hommes, assurément, montés sur des petits chevaux nerveux. Ils étaient nus et non armés, bien droits sur leurs selles de cuir décorées de motifs géométriques.

– Qu'ils sont beaux ! s'exclama Ténia.

Malgré que j'en eusse, je ne pus m'empêcher de contempler ces mâles splendides – un tantinet trop virils pour mon goût –, admirablement proportionnés ; leur visage, fin et gracieux, et le front bien développé reflétaient une intelligence rassurante et les lèvres charnues annonçaient le tempérament voluptueux qui sied aux esprits dotés d'un corps prospère.

Celui qui semblait diriger la troupe pointa son index vers ma poitrine et murmura quelques mots à son compagnon de droite. Il venait de découvrir la clé du pouvoir qui, sans parvenir à nous ouvrir les serrures de l'espace, nous avait accompagnés dans notre lamentable pérégrination. Son voisin désigna à son tour le sceau, qui représentait l'illustre et catholique écrivain français – pour lors ithyphallique –, qui pendouillait entre les seins de Ténia.

Toute la troupe mit pied à terre et se prosterna aux chevilles de Ténia. Puis le chef, redressant fièrement sa noble tête, prononça quelques mots – en français, ce qui ne m'étonna point.

– Bienvenue au couple prophétique ! Santé et prospérité à toi, belle Acné. Puissance et volupté sur toi, insigne Clovis.

De ses deux mains, larges et conçues pour bénir ou pétrir, il entourait la cuisse nue de Ténia et, l'ayant élevée vers ses lèvres – au risque de faire trébucher son idole – en embrassa avec fougue la peau satinée.

Il se releva et me tendit une vigoureuse poignée de main.

– *Halo du houx doux d'hier, Clovis !* dit-il avec un accent inimitable.

Je compris le sens général de la formule de bienvenue, probablement incantatoire.

– *Vers l'île vais !* répondis-je, lui rendant d'une main son énergique shake-hand et tendant l'autre vers le large.

Le héros reconnaît un élément familier
La fesse – Pétasserie et pâtisserie
L'argent n'a pas d'odeur.

Ténia en croupe derrière le chef, moi m'agrippant aux épaules noueuses de son bras droit, nous filions à un train d'enfer le long de la plage.

– Je m'appelle Engueulard ! hurla le chef dans le vent.

Puis il désigna d'un large geste l'immensité sans ordre et sans horizon.

– Voici *la Ville*¹,

– Je ne vois aucune cité, m'étonnai-je.

Engueulard se tourna vers moi et me sourit :

– Le fondateur de notre civilisation a ainsi désigné notre pays ; la cité se nomme Lamarie ; vous y êtes annoncés.

Ces étranges paroles évoquèrent en moi quelque nostalgique souvenir terrestre, mais un curieux spectacle me ramena sur Baratin. Nous venions de quitter le littoral et, empruntant un chemin sinueux, remontions de douces collines aux champs géométriques et polychromes. Au bord du chemin se dressait un édifice que je reconnus sans peine.

– Une église ! m'exclamai-je.

1. Paul Claudel, *La Ville* (1893).

Engueulard parut surpris que je connusse à ce point l'architecture locale, ce qui renforça sa conviction que j'étais bien le prophétique Clovis.

Les cloches de l'édifice sonnaient à toute volée.

– Arrêtons-nous un instant, proposa Engueulard; c'est l'heure de la fesse.

J'allais le reprendre sur sa mauvaise prononciation, mais un doute me retint. Nous franchîmes le porche de granite et pénétrâmes dans la nef. Une épouvantable odeur de m... flottait à l'intérieur. Même Ténia, pourtant peu bégueule, se boucha les narines. Au pied de l'autel, à la place de la traditionnelle croix, se dressait un étron gigantesque, cloué sur deux montants de bois entrecroisés.

L'office commençait. Un prêtre, nu et tenant par leur sexe deux charmants novices, se prosterna devant l'étron puis psalmodia d'inintelligibles formules, auxquelles les fidèles répondaient par un rituel « *Ah ! merde !* » sur un ton laissant deviner quelque lourd et pesant fardeau.

Une théorie de jeunes filles, d'une beauté suffocante, pénétra dans le chœur au son de cette bizarre incantation. Les délicieuses demoiselles étendirent leur chaste nudité sur les dalles de granite, tournant leurs appas vers les fidèles : elles avaient le con rasé et fort bien dessiné et leur anus se gonflait à chaque halètement de leur respiration.

Les fidèles se levèrent, un à un, et, après une courte gène, flexion devant l'étron, assirent posément leur derrière dénudé sur la bouche des adorables pénitentes. Bien que cela me soit pénible à relater, je n'omettrai rien de cette horrible scène : tandis que les fidèles, hommes et femmes, déféquaient à grand bruit sur le visage des jeunes filles, la puanteur se haussa d'un ton et l'atmosphère devint réellement insupportable. Engueulard et ses hommes paraissaient apprécier ces effluves et dila-

taient largement leurs narines pour en consommer tout le fumet.

Mais, ô prodige ! pendant qu'elles absorbaient par le haut le peu ragoûtant brouet, les jeunes filles restituèrent par le bas des friandises délicates : confitures, massepain, millefeuilles, îles flottantes, puits d'amour, florentins... que le prêtre ramassait avec fébrilité. Il s'en léchait les doigts, en fourrait dans la bouche de ses novices, en tartinaient leur sexe – qu'il suçotait ensuite avec des bruits répugnants –, tandis que les jeunes filles se tortillaient et soupiraient, en proie à un délire mystique de première communiant. Au sein de la puanteur générale, ces fragrances sucrées apportaient une note pure et fraîche à nos narines congestionnées.

– C'est votre tour ! dit Engueulard, en me poussant du coude.

Ténia avait déjà franchi l'espace qui séparait le chœur de la nef et avait accroupi ses adorables fesses sur le visage de la plus jolie des communicantes. Elle éprouvait, je le sentais, un réel plaisir à conchier ces traits gracieux : ses yeux frisèrent et ses lèvres s'entrouvrirent pour gémir à l'unisson de la belle suppliciée. Les autres fidèles entouraient le couple, guettant le conduit terminal de la gisante, comme s'il devait en sortir diable en boîte ou quelque étrange et inouïe merveille.

– Ah ! *merde* ! chantaient-ils.

La fille poussa, comme Samson avait dû pousser pour écarter les colonnes du temple. Un *jésus* en pain d'épices apparut à l'orée de l'œillet, puis se fraya un chemin vers l'air et la lumière.

– C'est Acné ! murmura Engueulard ; oui, c'est bien elle : la prophétie avait prévu cela !

Perplexe et légèrement inquiet, je me rendis à mon tour dans le chœur et, bien que je n'en éprouvasse pas le besoin

pressant, je me pliai à la discipline générale. Au bout de quelques minutes d'efforts méritoires et inflammatoires – qui impatientèrent visiblement l'assistance – je coulai dans la bouche que je surplombais une bien maigre offrande.

– *Ah ! merde !* dit l'assistance sur un ton dépité.

Convaincue de mes faibles moyens, l'assemblée des fidèles surveilla avec une attention renforcée le bas de la parturiente. La fille paraissait souffrir atrocement : c'étaient des larmes et c'étaient des cris qui accompagnaient ses pieux efforts. Rien ! Rien ne sortait du derrière de la pauvre enfant, et ses souffrances redoublèrent au point qu'elle s'évanouit. L'assemblée me fixa, menaçante. J'essayai de ranimer ma victime ; elle reprit un instant connaissance et, dans un dernier et prodigieux effort de son sphincter, expulsa de son corps un flot de pièces de monnaie et de billets de banque.

Non olet ! avait prévenu Vespasien, presque deux millénaires plus tôt ; il n'empêche que de cette masse d'argent s'élevait une puanteur de tombeau. L'assemblée se boucha le nez et sortit en courant de l'église. Engueulard, maîtrisant ses nerfs olfactifs, me dit d'une voix aiguë et nasillarde, d'un comique involontaire :

– Oui ! te voilà, Clovis, porté sur une nuée de métal infâme et fornicateur du charnier !

18

*Bis repetita... – Hippopolis ou Lamarie?
Un plateau à mirage – Le héros et l'héroïne
rencontrent enfin le fondateur.*

Engueulard me donna l'accolade et en profita pour me tâter les bourses et me faire une langue. Ténia se joignit à notre baiser ; puis les jeunes filles, s'étant levées, unirent leur tendresse à la nôtre, ce qui, malgré l'inconfort de la position, ajoutait un peu de poivre à cette étreinte impromptue.

Le prêtre tournait frénétiquement autour du tas d'argent dont j'avais été l'involontaire agent de change. Il humait le vil métal et froissait entre ses doigts le papier-monnaie. Furtivement, il en porta à sa bouche et le mâcha avec ravissement. Les bras chargés d'argent, il s'engouffra dans la sacristie d'où s'élevèrent bientôt petits chuchotements et gémissements lubriques.

Nous nous remîmes en route comme le soleil déclinait.

– Nous serons à Lamarie dans moins d'une heure, dit Engueulard. Le Fondateur vous recevra.

Une fois de plus, je faillis m'étonner tout haut qu'un homme mort depuis près de trente ans² puisse continuer à recevoir des hommages, à quelques parsecs de sa Terre d'origine.

2. Le texte a été écrit en 1982.

Le paysage qui défilait au galop rapide des montures me ramena quelques semaines plus tôt, ballotté par un Destin capricieux sur le dos de Victoramélie. La situation était-elle donc si différente à cet instant ? N'étaient-ce pas les mêmes herbes tourmentées, la même absence de perspective qui faussait les distances, la même route et, au loin, tandis que nous nous en approchions rapidement, les mêmes montagnes croulant sous leurs glaces ?

Je regardai Ténia et Ténia me regarda.

Un doute commun nous envahissait, qui fut bientôt une certitude : ce n'était pas vers une chimérique Lamarie que nous entraînaient les rapides coursiers, mais vers Hippopolis, la ville cannibale ! Déjà, nous gravissions les premiers contre-forts : je reconnaissais chaque détail, chaque pierre volant sous le sabot des chevaux. Encore quelques minutes et la ville apparaîtrait sur son plateau surélevé, en ayant l'air de se tapir au fond d'une vallée...

– Lamarie ! annonça joyusement Engueulard.

Il venait d'arrêter brusquement son cheval. Je distinguai les tours, les minarets, les flèches, jusqu'au palais du Grand Jockey – ce dérisoire garçon d'écurie des Poidecentaures –, lançant vers le ciel son horrible courbure en fer à cheval.

– Tu m'as menti ! dis-je avec colère, fixant Engueulard sans aménité : cette ville n'est pas Lamarie, mais Hippopolis.

Le cavalier me regarda, surpris, puis éclata de rire.

– Je ne connais pas l'Hippopolis dont tu me parles, mais je puis te jurer, sur les fesses du Fondateur, que nous allons à Lamarie.

Il éperonna son cheval et commença à *descendre*. Le lecteur se souvient des lois de l'optique particulières à cette curieuse planète : je venais de confondre la vallée encaissée où se nichait Lamarie avec le plateau surélevé d'Hippopolis. Je fus

extrêmement troublé et Ténia également, au point que, n'eût été la présence de celle-ci à mes côtés qui en attestait la réalité, j'eusse douté de l'existence de la ville des Poidecentaures.

Tandis que nous descendions le chemin escarpé taillé à flanc de falaise, je remarquai un grand nombre de statues, disposées à intervalle régulier : toutes représentaient l'écrivain Fondateur-catholique dans des poses obscènes, défécatoires ou urinantes. L'une me frappa particulièrement : elle campait le personnage, en habit vert, un livre ouvert dans une main, dans l'autre l'épée symbolisant son rang prestigieux transperçant un étron dégoulinant.

– Vous me paraissez peu respectueux à l'égard du Fondateur, dis-je à Engueulard.

– *Ah ! merde !* psalmodia celui-ci avec ferveur. Et il salua la statue d'un pied de nez.

– Décidément ce monde est déroutant, murmurai-je tout bas.

Les portes de Lamarie étaient grandes ouvertes et les églises de la ville agitaient à l'unisson leurs caleçons de bronze. Beaucoup de monde s'était massé au bord de la route ; en signe de piété probablement, les gens s'accroupissaient, se conchiaient et se barbouillaient le visage de leurs excréments.

– *Ah ! merde !* chantait-on de tous côtés.

Sur notre passage, d'adorables jeunes filles lancèrent des paquets de lisier, comme s'il se fût agi de pétales de rose.

Enfin, une escorte chamarrée s'avança lentement et pesamment. Au sommet d'un rutilant chalet d'aisance, porté à bout de bras comme un daïs, un personnage hautain, dans la tenue d'apparat qui l'immortalisait, nous fit un petit signe de la main.

– C'est bien lui ! m'exclamai-je.

[...]

... Ici s'achève *Le Voyage dans les spasmes* et ici il ne s'achève pas car, dans ma précipitation à te dévoiler ce texte étonnant, ô lecteur, et troublé que j'étais par les charmes ensorcelants de la capiteuse Anne de Lornay, j'ai oublié chez elle la moitié du manuscrit...

Me pardonneras-tu ?

À peine avais-je tourné le dernier feuillet de l'incomplet manuscrit que je me précipitai sur le coffret que m'avait remis Anne de Lornay – en me recommandant de ne l'ouvrir qu'une fois ma lecture achevée.

Je le posai sur la table. La serrure était d'une forme étrange et tourmentée: on eût dit un sexe de femme, aux lèvres métalliques refermées comme les vantaux d'un triptyque. Je les écartai avec délicatesse et insinuai un doigt dans la fente; tout en haut, je rencontrai une légère protubérance qui avait la consistance du velours et que je massai distraitement. J'eus alors la nette impression d'entendre un gémissement, et le couvercle du coffret bâilla.

Je le soulevai et contemplai ces curieux objets venus d'un monde ignoré des hommes: il y avait là la clé du pouvoir que je reconnus aisément, ainsi que le sceau du Fondateur.

Mais à quoi pouvait bien servir ce petit tube en cristal, qui vibra lorsque je le pris en main ? Et cette lourde pierre noire, parfaitement sphérique, décorée de runes étranges ?

Jules Veine reviendra-t-il pour nous l'apprendre et nous livrer la suite de ses aventures ?

« En quelques mots, Victoramélie m'expliqua que, tous les sept ans, un concours anthropippique était organisé en vue d'élire le Grand Jockey. Les candidats se rangeaient sur la ligne de départ et les Poidecentaures, dans les tribunes, lançaient les paris.

Le premier arrivé était nommé Grand Jockey, le deuxième Vice-Grand-Jockey, le troisième Premier Étrilleur. Les Poidecentaures qui avaient donné la combinaison dans l'ordre étaient élevés au grade de courtisans; ceux qui l'avaient eue dans le désordre bénéficiaient de dégrèvements fiscaux. »

De l'extase comme moyen de transport intersidéral...

Alors qu'il fait l'amour avec son amie Anne, Jules connaît un tel orgasme qu'il se retrouve sur Baratin, une planète étrange, habitée de créatures mi-humaines mi-chevalines.

Les humains y sont utilisés comme nourriture (les Viandéphèbes) ou sex toys (Hommobjets), les plus chanceux devenant les cavaliers des Poidecentaures.

Jules parviendra-t-il à sauver la belle Ténia et à quitter ce monde cauchemardesque avant d'être transformé en chair à saucisses ?

Écrit en 1982, ce roman inclassable et dérangeant devait figurer au catalogue de la mythique collection « la Brigandine », qui cessa de paraître cette année-là.

« Jules Veine écrit vraiment n'importe quoi, mais quel talent ! » (H. Barbe)

« Le portrait à la truelle qu'il dresse de moi est plutôt flatteur. »

(Un académicien célèbre.)

« Je ne regrette pas mes douze euros. L'héroïne est craquante, surtout quand elle sort du congélateur. » (Un lecteur.)

12 euros

Jules Veine

Né en 1953.

Jules Veine développe une œuvre roborative centrée sur les péchés capitaux.

Après *l'Atour infernal* traitant du péché d'orgueil, paru en 1982 aux éditions de la Brigandine, voici le livre consacré à la luxure et à la gourmandise.

Jules Veine est le fondateur, avec Hurl Barbe et quelques autres sacripants, d'un courant littéraire novateur : le *n'importe quoi-isme*.

Photo : Michel Guérard.



9 782868 071200

